

# L'abbé de la Tour, ou Recueil de nouvelles et autres écrits divers. Tome 2

Charrière, Isabelle de (1740-1805). Auteur du texte. L'abbé de la Tour, ou Recueil de nouvelles et autres écrits divers. Tome 2. 1798-1799.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

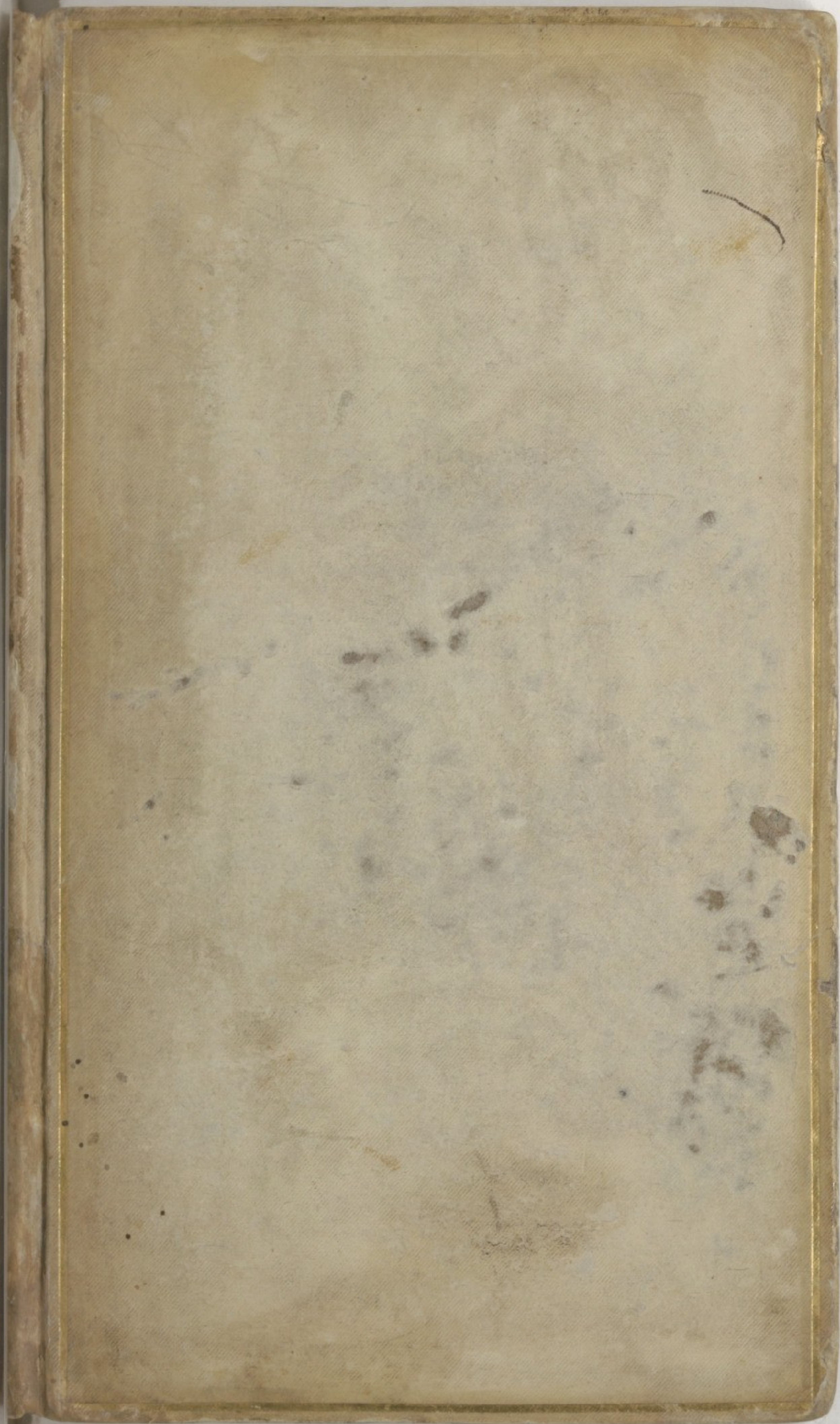
**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

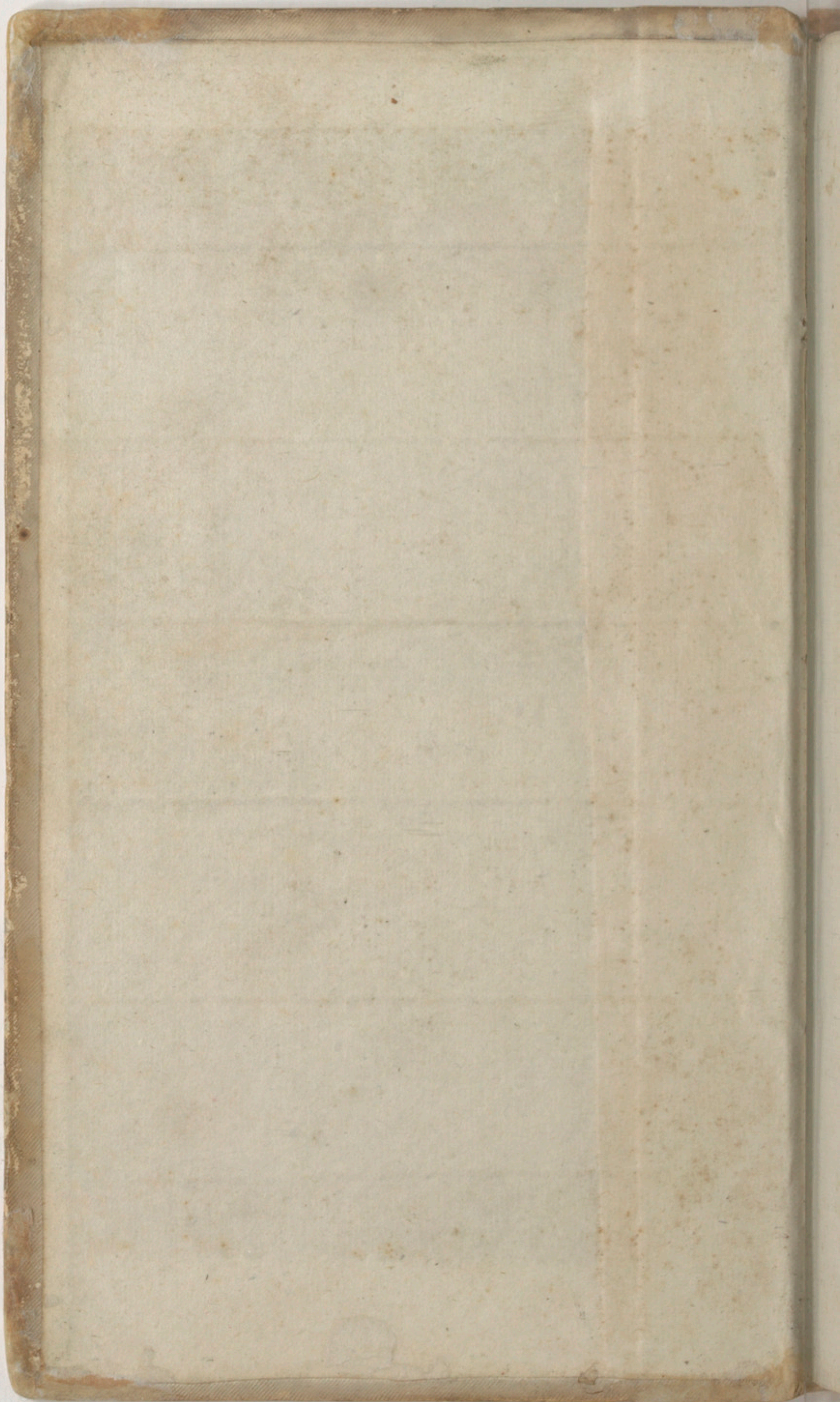
**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).









47348







L'ABBÉ DE LA TOUR

OU

RECUEIL DE NOUVELLES

ET

AUTRES ECRITS DIVERS.



TOM. II.

---

A LEIPSIC,

CHEZ PIERRE PHILIPPE WOLF,

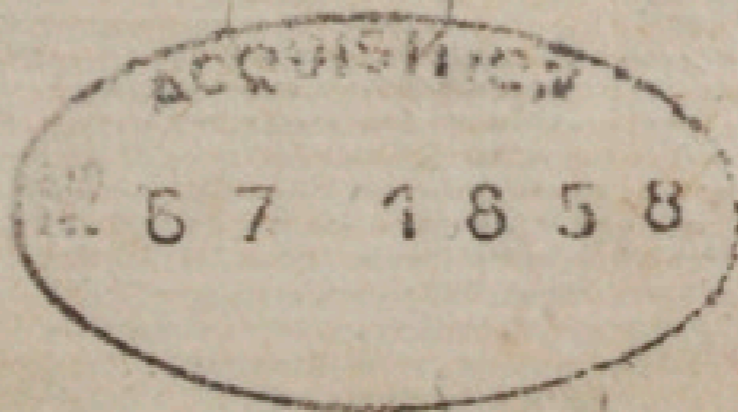
1798.

16° Z

12627

(2)

F3)



L'ART DE LA TOUR

OU

PRINCIPES DE NOUVELLES

ET

AUTRES CHOSES DIVERSES

TOME II

A PARIS

CHEZ LA LIBRAIRIE DE LA TOUR

1783



HONORINE D'USERCHE,

NOUVELLE,

DE

L'ABBÉ DE LA TOUR.

SUIVIE

DE TROIS DIALOGUES.

---

A LEIPSIC,

CHEZ PIERRE PHILIPPE WOLF,

1798.

HONORINE D'USSECHE,

NOUVELLE,

DE

L'ART DE LA TOUK.

TRADUITE

DE TRIGIS DEVALOIS.

---

A PARIS,

CHEZ MESSIEURS BROTHERS WOOD,

1793.



HONORINE D'USERCHE.

HONORINE F. ROSECRANS



---

VI

L'Abbé avait fait un voyage assez long pendant l'été de 1795. Sollicité par Théobald et sa mère, il était allé joindre à Zell Emilie et Constance, et les avait ramenées ainsi que le vieux Baron au château d'Altendorf après que les émigrés et les Anglais eurent quitté le pays. Un seul Français était resté à Altendorf. Constance lui avait donné sa maison. Ils s'étaient vus autrefois, et sans qu'ils eussent été amis ni amans, ils avaient beaucoup influé sur le sort l'un de l'autre. On dit qu'Emilie est sa proche parente, et qu'on avait songé avant la révolution à les marier ensemble. Cet homme d'une figure fort noble et fort

belle, d'un esprit vaste et éclairé, ne donne pourtant point d'ombrage à Théobald, qui le chérit comme un frere et le respecte comme un modele à suivre. S'il n'y a point d'apparence qu'il trouble le bonheur des deux époux, il n'y en a point non plus qu'il change le sort de leur amie. Il est habituellement fort triste, ce qui l'empêchera toujours de se donner à une femme qu'il croira ne pouvoir rendre heureuse. Constance de son côté respecte trop en lui sa naissance et ses vertus, pour vouloir lui porter en dot une fortune équivoque et associer son nom à des noms en quelque sorte flétris. Un premier mari victime de sa propre fureur, et dont elle était veuve avant l'âge de dix sept ans, un second mari et un pere dont l'un



v

se donna la mort lorsque des tyrans avides d'or et de sang firent périr l'autre, pourroient être rappelés au souvenir du public, et jeter sur l'époux qu'elle se donnerait je ne sais quel reflet louche et sinistre. Il vaut mieux laisser le Vicomte à sa seule infortune, il vaut mieux qu'il travaille à la fois, comme il s'y est résolu, pour se distraire et pour vivre. Architecte habile, Mécanicien expérimenté, il a déjà rendu des services essentiels à la contrée qu'il habite. Autrefois en Lorraine, dans les environs des possessions de son pere, il a desséché des marais, il a fait construire des moulins, creuser des canaux, il a établi des ponts, des écluses, des chaussées; secondé par l'habile Nord-hollandais il rendra les mêmes services à la

Westphalie ; ailleurs il eût fait couler l'eau sur des bruyères et fertilisé des sables arides. Qu'il est fâcheux qu'au lieu de s'appitoyer ou de s'endurcir le coeur pour les émigrés en général, comme si c'étaient des hommes à part qui tous méritassent un même sentiment, qu'il est fâcheux qu'on ne les ait pas appréciés comme on apprécie ses compatriotes, qu'on n'ait pas fui l'un pour s'attacher à l'autre, choisissant pour ami, pour gendre, pour beau frère celui qu'on estime et renonçant à tout commerce avec celui que rien ne peut recommander ! Alors on n'eût pas épousé leur querelle, on ne se serait pas battu et ruiné pour les replacer en France, mais on se serait enrichi des vertus et des talens que la France perdait dans



la personne de quelques uns d'entr'eux. Voilà ce que l'on a su faire dans un coin de la Westphalie : Théobald possède la plus aimable des femmes, les habitans d'Altendorf se sont approprié un homme distingué.

L'Abbé de la Tour appelé ailleurs, mais sans qu'il eut quitté l'Allemagne, était revenu à l'entrée de l'hiver auprès de la Baronne de Bergen, et y avait retrouvé les mêmes gens qui l'année précédente formaient sa société. Chacun raisonnait différemment comme à son départ, mais comme alors, cette différence des opinions ne faisait que mettre en commun des richesses de plus d'un genre. Le Kantiste était plus profond que les autres, le Théologien plus universellement érudit; et ce que les autres appre-

naient d'eux on l'appliquait à des raisonnemens différens des leurs. Des mêmes faits, des mêmes observations on étayait des systêmes opposés. La Baronne avait le secret de faire parler sans divaguer et disputer sans se haïr. Sa prévention secrete était pour le disciple de Fénelon, mais cette prévention n'était pas exclusive, et elle reçut l'Abbé de la Tour avec toutes sortes de témoignages d'amitié. On parlait un jour devant lui de la religion et de la tolérance. Faut-il permettre à tout le monde de publier toutes ses idées relativement à Dieu et à la nature, à l'évangile et à la raison? Voilà quelle était la question qu'on agitait avec modération et bonne foi. Je ne décide pas pour d'autres, dit l'Abbé; grace au ciel je ne



suis pas à la tête d'un gouvernement qui ait à statuer sur la liberté ou non-liberté de la presse, mais pour mon compte la question est résolue. Si j'allais jamais plus loin qu'un humble Pyrrhonisme sur ce dont il m'est difficile d'être pleinement persuadé, si j'avais une opinion, je me tairais. Oui, après ce que je viens de voir, je me tairais scrupuleusement, ou si mon silence était une sorte de déclaration, je parlerais pour la religion professée dans le pays que j'habiterais, et je ne m'abstiendrais d'aucun de ses actes extérieurs. Qu'avez-vous donc vu? s'écria la Baronne. Racontez . . . . C'est trop long, dit l'Abbé, mais je consens à écrire une histoire dont je savais une partie et dont le reste m'a été dit dernièrement par une per-

x

sonne bien malheureuse. Hâtez vous d'écrire, dit la Baronne; vos trois femmes m'ont interessée, j'espere que cette nouvelle histoire ne m'interressera pas moins.





## HONORINE D'USERCHE.

---

La mere d'Honorine, riche héritiere, était très-jeune quand elle épousa un homme non moins riche et d'une ancienne maison de France, homme d'esprit et du monde, mais plus âgé qu'elle de plusieurs années. Au sortir de l'Eglise où ils avaient reçu la bénédiction nuptiale, l'époux monta dans une chaise de poste pour aller joindre son régiment et l'épouse fut reconduite chez sa mere. Vu sa grande jeunesse il avait été résolu qu'elle n'habiterait qu'au bout d'un an avec son mari, qui appella galamment cette loi un exil, et déclara qu'il passerait en Angleterre le tems qu'il ne serait pas obligé d'être à sa garnison.

2  
Madame d'Userche avait gagné à son mariage, non seulement de mettre du rouge et de s'habiller à sa fantaisie, se parant de tous les colifichets qu'on lui avait prodigués, mais d'aller au spectacle tant qu'elle le voulait, tantôt avec sa mere, tantôt avec une parente qui était aussi la mienne, et là d'entendre, avec la morale du Théâtre, beaucoup de petits propos presque libres, sur son équivoque situation de femme à la fois fille, épouse, et veuve.

Le Marquis de la Touche, parent de cette femme qui l'accompagnait le plus souvent, mit à profit sans presque lui parler ce que lui disaient les autres. Elle était naturellement vaine et bavarde, et lui, c'était l'écouteur le plus éloquent que j'aye jamais vu. Une charge à la



cour, jointe à d'autres avantages, lui donnait un assez grand relief, de sorte que Madame d'Userche très-flattée de l'attention que prêtait à ses moindres discours un homme pour qui chacun avait de la déférence, se crut bientôt aussi spirituelle qu'elle était réellement jolie. On n'avait point paru jusques là lui trouver de l'esprit, et elle regarda l'homme qui le premier en avait fait la découverte, comme digne à la fois de son admiration et de sa reconnaissance. Personne, me disait-elle un jour chez sa mere, chez qui le Marquis de la Touche s'était introduit, personne n'a l'art d'apprécier les gens et les choses comme cet homme que vous voyez; aussi je parle devant lui avec une entière confiance, et je le croirai comme un oracle en toute

occasion. Le même soir, à ce que j'ai su depuis, Madame d'Userche se retirant pour se coucher trouva le Marquis dans sa chambre. Elle fut effrayée, elle raisonna comme une personne très médiocre raisonne à seize ans, il l'écouta jusqu'à ce qu'elle ne sût plus que dire. Neuf mois après elle mit au monde un enfant que ma parente, femme fort régulière à ce que disait chacun, me conjura de mettre en pension avec sa nourrice dans ma province, me nommant plusieurs villages dont j'étais surpris qu'elle eût entendu parler, mais qui tous étaient voisins d'un château appartenant à Monsieur de la Touche. Cela m'indiqua le père, auquel je sus gré d'un peu de sollicitude pour le fruit de ses amours clandestins. Quant à la mère,



je ne la soupçonnai pas. Elle m'intéressait trop peu pour que je l'observasse, et j'aurais plutôt attribué l'enfant à celle qui me le confiait.

C'était un petit garçon, beau déjà comme l'amour dans un âge où la plupart des enfans n'ont pas encore des formes qu'on remarque. Il avait été baptisé Florentin, et une terre ayant été achetée pour lui à l'autre extrémité du Royaume par des gens qui ne se nommaient pas, il en porta immédiatement le nom, et s'appella chez les villageois qui le reçurent, tantôt le Vicomte de la Haye, tantôt Florentin ou le beau Florentin; il était même souvent désigné par le seul nom de le beau qu'il mérita chaque jour davantage.

A peine s'était-on débarrassé de lui

que Monsieur d'Userche revint auprès de son épouse, qui était moins en état que lors de son mariage de supporter une grossesse et un enfantement. On le lui dit, et d'ailleurs cela était visible. Il retourna à sa garnison, où elle fut le trouver quelques mois après avec sa parente, et revenue à Paris elle accoucha d'une fille, qu'on affecta de ménager comme un enfant né avant terme quoi qu'elle se portât parfaitement bien. Monsieur d'Userche ne fut pas apparemment la dupe de ce stratagème, et peu après les couches de sa femme il lui dit : Vous étiez il y a un an précisément comme vous voilà aujourd'hui. Il la regardait fixement en même tems qu'il lui adressait ce discours, et tenait ouvert le rideau d'une croisée près de laquelle elle était



assise. L'ayant bien regardée il laissa retomber le rideau, la quitta, et n'eut jamais, je pense, la tentation de lui attirer une rechûte du mal qu'elle avait eu, mais il s'attacha à l'enfant autant qu'il se dégoutta de la mere. Sois tranquille, lui disait-il souvent et fort haut, sois tranquille: je ne souffrirai pas qu'on me donne d'autres heritiers que toi. En effet il acheta une fort belle terre peu éloignée du village où l'on élevait Florentin, et y vécut dans une grande retraite, souffrant à sa femme les pratiques puériles d'une dévotion outrée, qui fut sa ressource, mais point de directeur, et aussi peu d'amis dévots que d'amis mondains. Je fus les voir plusieurs fois dans différens séjours que je fis chez Monsieur de la Touche, mais pour lui il n'y allait jamais, s'étant brouillé

avec Madame d'Userche déjà avant la naissance de sa fille. D'ailleurs Monsieur d'Userche n'attirait chez lui personne, et fut uniquement occupé de la culture de ses terres et de l'éducation d'Honorine, jusqu'à sa mort qui arriva trop tôt pour celle-ci.

Son malheureux sort était pourtant déjà décidé : elle avait déjà vu Florentin ; ils avaient cueilli ensemble des marguerites et des violettes ; ils avaient caressé ensemble le petit agneau bêlant après sa mère ; ils avaient chassé à l'en-  
vi un cercle et élevé en l'air un cerf-volant, et déjà, s'il en faut croire les doux et cruels souvenirs de Mademoiselle d'Userche, tous leurs amusemens n'avaient de charmes que lors qu'ils leur étaient communs. Un invincible



attirait, à ce qu'elle m'a mille fois protesté, les attirait l'un vers l'autre. Jamais de querelles eutr'eux, ni même, pour ainsi dire, d'envie ou d'opinion différente, car celle de l'un contestée un moment ne tardait pas à devenir celle de l'autre, et quelques fois ils se trouvaient en avoir changé tous deux en même tems. Monsieur d'Userche demandant un jour à Honorine qui était cet enfant qui venait tous les jours l'attendre dans la prairie, il lui plut de répondre d'un ton dédaigneux : c'est un petit garçon qui ne connaît ni pere ni mere, et qu'on appelle le beau. Justifie-t-il ce sobriquet, dit Monsieur d'Userche, et trouves-tu que ce soit la peine de me le faire voir ? Mon Dieu non ! dit Honorine : et com-

me Mademoiselle Thérèse sa gouvernante ouvrait la bouche pour la contredire, Honorine lui marcha rudement sur le pied et en même tems parla d'autre chose. J'ai remarqué, dit-elle à Mademoiselle Thérèse quand elles furent seules, qu'on ne nous laisse pas jouir tranquillement de ce que chacun admire, et qu'il faut cacher ce que nous voulons garder. Si j'ai une belle rose je ne la mets pas devant moi de peur qu'on ne me la demande, et je dis toujours d'un fruit que je mange qu'il n'est pas mûr, de peur qu'on ne veuille que je le partage. Vous avez un amoureux Mademoiselle Thérèse, dites, croyez moi, qu'il n'a point d'esprit, qu'il vous ennuie et qu'il vous rompt les bras quand il danse avec vous, peut-être qu'au




moyen de cela vous pourrez encore long tems l'aller trouver le soir dans le pavillon du jardin et le faire entrer ici la nuit par la fenêtre. Mademoiselle Thérèse fut étonnée --- Mon Dieu Mademoiselle à sept ans qui vous en a tant appris? -- Vous, Mademoiselle Thérèse, et beaucoup d'autres personnes qui m'instruisent comme vous sans le savoir. Mais ne craignez rien, j'aurai les yeux fermés ou la bouche close, sur le vieux jardinier qui vous donne des fleurs, sur le jeune à qui vous donnez tout ce qu'il vous demande, si vous ne faites pas semblant de voir quelques livres qu'il pourra m'arriver de cacher ici ou là, et si vous ne dites jamais ni bien ni mal de Monsieur de la Haye, si non --- et elle la quitta. Honorine avait dès ce

tems là, quand elle le voulait, le regard le plus imposant, le geste le plus impérieux. Sa démarche même était altière. Mademoiselle Thérèse la suivant des yeux trembla, resta immobile, et se promit d'être profondément soumise à celle sur laquelle elle était chargée de veiller. Quel misérable choix, dirat-t-on, avait fait là Monsieur d'Userche ! Il fallait être bien aveugle --- Honorine ne croit point à-présent qu'il le fut. Elle se souvient de lui avoir entendu dire qu'il ne desirait point qu'elle restât dans une ignorance totale de tout vice. On dresse tant de pièges aux femmes, disait-il, qu'il est bon qu'elles les connaissent, et que si elles se conduisent mal ce soit le voulant bien. Ne me parlez pas des bêtes, disait-il



aussi : elles ne se relevent jamais des chûtes qu'elles peuvent faire : ne me parlez pas même de l'innocence de l'âge d'or dans un siècle de fange. Mademoiselle Thérèse était adroite et propre, son langage était pur et ses manières décentes ; c'était tout ce que voulait Monsieur d'Userche qui d'ailleurs instruisait lui même Honorine dans les sciences qui étaient à sa portée, et faisait venir des maitres de Paris pour la danse, la musique et le dessin. Chacun d'eux restait trois mois au château depuis le tems ou l'on entre en automne jusqu'à celui où l'on est en été. C'était assez pour ce qu'il voulait qu'elle en sût de ces choses là, qu'elle apprenait d'ailleurs avec une médiocre émulation, n'en voulant pas savoir davantage que

celui qu'elle aimait. Et quel art, quelles manières flatteuses n'employa-t-elle pas pour qu'il en put savoir autant qu'elle ! que de présens ingénieux ne fit-elle pas aussi ! Elle obtint ce qu'elle voulait, et tous ses maitres donnerent des leçons à Florentin. On ne put me cacher quand j'allai le voir, ni ses dessins, ni son piano forte, et chez Monsieur d'Userche la dernière fois que j'y fus avant sa mort, j'éprouvai de la part d'Honorine des cajoleries, des prévenances, qui me demandaient éloquemment le secret sur ce qu'il avait bien fallu que j'apprisse. Florentin non seulement savait d'Honorine ce que Monsieur d'Userche lui avait enseigné, et de ses maitres ce qu'ils enseignaient, mais il parlait et écrivait avec facilité





et avec grace. Une correspondance était établie entre ces deux étonnans enfans ; Mademoiselle Thérèse, et le jeune, et même le vieux jardinier se voyaient forcés en esclaves de porter les lettres et de faire pour Florentin toutes les autres choses qu'Honorine exigeait.

Elle avait environ douze ans lorsque Monsieur d'Userche mourut, ce qui fut une perte immense pour elle. Sa mere à qui l'on n'avait pas permis de se mêler de son éducation, s'en dédommagea par des actes d'autorité tout à fait ridicules. Elle voulait lui ôter Mademoiselle Thérèse ; mais celle-ci instruite par sa jeune maitresse, flatta ses goûts avec une telle application, qu'elle se fit garder et obtint même plus de consi-

dération qu'elle n'en avait auparavant. Les utiles leçons étaient finies ; celles que donnerent l'intérêt, la passion, redoublèrent, et l'artifice n'eut plus de bornes quand il fallut en user sans cesse pour obtenir ce qu'on desirait.

On juge bien que Madame d'Userche ne tarda pas à quitter un lieu d'exil et d'humiliation, elle revint à Paris plus belle qu'elle n'en était partie et tout aussi peu raisonnable. Son bavardage, comme un torrent long-tems retenu, fatigua tour-à-tour amis, parens, mondains, dévots, et ce ne fut qu'à l'aide d'un excellent cuisinier qu'elle put attirer chez elle quelques savans peu à la mode, quelques abbés très-jeunes et quelques prélats déjà vieux.

Je fus étonné un jeudi matin de re-



cevoir par la petite poste un billet signé Honorine. On me suppliait de venir ce jour là même renouveler une ancienne connoissance, que pour mieux me gagner on appelait liaison. Madame d'Userche, à ce qu'on m'assurait, serait flattée que j'eusse appris que des gens d'Eglise, fort considérés, dinaient chez elle tous les jeudis et que je voulusse être de ce diner. „ S'il arrivait „ Monsieur, que vous vous ennuyassiez, „ me disait Honorine, „ vous auriez la „ consolation de m'avoir beaucoup obligée. Croiriez-vous qu'une petite fille „ comme moi, ait à vous parler d'une chose „ intéressante? Rien n'est plus vrai, et „ si vous vouliez bien être ici avant deux „ heures, ma mere serait encore à sa toilette et j'aurais le tems de vous parler. „

Je courus rompre un autre engagement, et à une heure et demi j'étais chez Madame d'Userche. Sa fille vint me recevoir. Vous voyez mon deuil, me dit-elle, et vous savez la perte irréparable que j'ai faite. Un de mes chagrins est d'avoir quitté un enfant de mon âge, qui n'a dans ce monde d'amis que vous et moi. Son malheur m'attache à lui encore plus que ses charmantes qualités; on lui cache son pere, peut-être n'a-t-il, comme moi, plus de pere. Monsieur de la Touche à qui il eût été si facile de le protéger et qui a passé tant de fois devant la maison qu'il habite, devant le petit jardin où il jouait tout seul, n'a jamais cherché à le voir de près, ne demande point de ses nouvelles, et hors un moment où



la petite vérole le mit en danger il n'a pas paru prendre le moindre intérêt à son sort. C'est vous, Monsieur, qui l'avez placé où il est, c'est vous qui payez sa pension et ses vêtemens, cependant je ne puis croire qu'il vous appartienne. Malgré votre état qu'on dit demander beaucoup de ménagemens pour qu'il soit aussi respecté qu'il doit l'être, je suis sûre que vous prendriez chez vous un enfant aussi aimable que celui là. Honorine me regardait fixement et semblait vouloir m'attendrir, mais quoiqu'assurément j'entendisse bien ses paroles, son air et le son de sa voix m'occupaient davantage. Je fus frappé de je ne sai quel rapport entr'elle et Florentin, et pour la première fois je pensai que Florentin ressemblait à

Madame d'Userche. Il était brun comme elle au lieu qu'Honorine était blonde, et l'on avait dit souvent qu'elle ne ressemblait ni à pere ni à mere, je lui trouvai pourtant comme je viens de le dire quelque chose du beau Florentin dans le regard et dans l'air de tête, mais sur-tout dans le son de voix et dans l'accent. C'est, pensai-je, à force de s'être vus et entendus. Si vous ne pouvez absolument le prendre chez vous, continua-t-elle, et vaquer vous même à son éducation . . . . . et elle s'arrêta. Non seulement, lui dis je, vous vous trompez en me croyant son pere, mais je vous proteste que je ne connais pas ses parens, et ce que je soupçonnais à cet égard me parait dans cet instant tout à fait faux, ou du moins tout à fait



invraisemblable. Mais, dit-elle, vous connaissez au moins les gens qui fournissent à son entretien puisque vous agissez pour eux. Ceux qui me font agir ne sont pas, à ce que je crois, ceux qui payent, lui dis-je ; mais n'importe : que voudriez vous d'eux ? -- Qu'ils missent Monsieur de la Haye en pension à Paris ou dans une ville de province, le renvoyant pour sa santé passer l'été où il est. Au cas que vous y soyez, dis-je en souriant : elle sourit aussi, ne répondit point, quelqu'un entra et elle ne montra plus soit avec moi soit avec le reste de la compagnie qu'une extrême réserve.

Le lendemain je fus chez celle qui m'avait confié le petit Vicomte et qui avait toujours fourni à son entretien.

Je lui dis que le jeune homme étant fort aimable et paraissant destiné à jouir de quelque fortune et de quelque éclat, il me paraissait convenable de le tirer de son village au moins pendant cinq ou six mois de l'année, et de lui faire donner toute l'instruction dont son âge et son intelligence le rendraient susceptible. Madame de \* \* me dit qu'elle y songerait; et peu après elle me pria de le placer le mieux que je pourrais dans la principale ville de ma province. C'était une université, et j'y avais un ami qui arrangea promptement cette affaire. Le petit Vicomte à qui j'avais écrit, suivit l'homme qui le vint chercher de la part de mon ami. Voici la lettre que je reçus peu de jours après.

„ J'ai obei Monsieur et je suis à

„ ma



„ ma destination. Je vous promets de  
„ reconnaître vos bontés par mon ap-  
„ plication et ma docilité, mais je ne  
„ vous dissimule pas que je regrette le  
„ village où d'honnêtes gens m'ont soigné  
„ avec tendresse depuis que je me con-  
„ nais. Aucun endroit n'est le mien,  
„ aucune patrie ne me reclame, aucun  
„ parent ne m'a jamais souri, est-il éton-  
„ nant que je sois affectionné aux lieux  
„ qui m'ont reçu et aux gens qui ont  
„ eu soin de mon enfance? La jeune  
„ personne à qui je dois cette dernière  
„ marque de votre bonté, prévoyant  
„ peut-être mes regrets et sachant que  
„ je mets bien moins d'importance qu'elle,  
„ à ce qu'on appelle mon éducation,  
„ m'a promis de votre part que je re-  
„ tournerais au village dès le mois

„ d'avril. Il me faut cela pour ne pas  
„ devenir malade ici de tristesse ; sou-  
„ venez vous en s'il vous plait, Monsieur  
„ l'Abbé. Je crois qu'il est fort bon  
„ d'apprendre le latin, et je m'y appli-  
„ que de toutes mes forces pour que  
„ ce soit plus-tôt fini. Mais une ville  
„ est triste pour qui n'habita jamais que  
„ les champs, la gêne est mortellement  
„ ennuyeuse et le jargon important du  
„ maître d'équitation, du maître en fait  
„ d'armes, du maître en fait d'habits et  
„ du maître en fait de frisure me tue  
„ presque. Je pleurerais si j'osais, mais  
„ on ne cesse de me dire que je suis  
„ un grand garçon, or un grand gar-  
„ çon n'oserait pleurer. Mon Dieu, que  
„ ne suis-je encore un petit garçon jou-  
„ ant à des jeux d'enfant avec Made-



„moiselle d'Userche ! Elle m'a permis  
„de la nommer, Monsieur, quand j'au-  
„rais l'honneur de vous écrire, et m'a  
„même ordonné de vous remercier de  
„sa part.”

Me voilà donc le confident de ces deux enfans. J'en eus quelque honte et je sentis quelque inquiétude sur ce que deviendrait cette liaison d'une fille, l'un des meilleurs partis de France, avec un enfant qui n'avait ni nom ni parens. J'avais cessé de le croire fils de Monsieur de la Touche qui semblait ne s'intéresser point à lui, et comme il n'avait pas pris en grandissant le moindre trait de ressemblance avec celle que je croyais sa mere, j'étais entièrement derouté sur son compte.

L'hiver se passa sans que j'eusse revu

Madame d'Userche ni sa fille. Mais vers la fin d'Avril je reçus de celle-ci une lettre assez semblable à la première qu'elle m'avait écrite, sinon qu'aux honnêtetés on joignait quelques reproches. Comment, Monsieur, me disait Honorine, pouvez vous négliger à ce point une personne qui avait mis tout son espoir en vous ! Je fus touché, et j'allai le lendemain à cette petite assemblée du clergé qui dinait chez Madame d'Userche. Honorine trouva le moyen de se placer à côté de moi, et pendant que sa mère et d'autres parlaient avec une grande vivacité de je ne sais quelle misère, Honorine me dit : vous aviez promis, Monsieur, de faire renvoyer Monsieur de la Haye à son village dès le commencement du printems. Moi



Mademoiselle! lui dis-je; point du tout, je n'ai rien promis et la chose ne dépend pas de moi. Je vous ai donc mal compris, dit-elle, et vous aussi vous ne m'aviez pas bien entendue. La demande que je vous faisais était conditionnelle. Jamais je n'aurais demandé qu'on éloignât ce pauvre enfant du seul endroit et des seules gens qu'il affectionne, si je n'avais obtenu en même tems que ce ne serait pas pour toujours. Il faudra songer à cela, Mademoiselle, lui dis-je, mais je vois des inconvéniens pour vous-même à ce qu'il retourne où il était. Une interruption dans la conversation générale donna à Mademoiselle d'Userche un prétexte de se taire et le tems de composer sa physionomie. De l'air le plus

simple et le plus enfantin elle me dit : qu'a de commun avec moi , Monsieur , le sort d'un enfant aussi délaissé , aussi dénué que celui là ? Ma mere à-présent que je deviens grande fille , me laissera à peine sortir de sa présence. Mademoiselle Thérèse ne lui paraît plus une gouvernante assez grave ; et supposé que j'aïlle à la campagne cet été j'y serai aussi genée que Florentin l'étoit à la ville. -- L'étoit , Mademoiselle ! où est-il donc à-présent ? -- Ne vous voyant point Monsieur , comment pouvais-je faire ? j'ai pris sur moi d'écrire à Florentin que surement vous ne retracteriez pas une promesse positive , et qu'il pouvait prier de votre part votre ami de le renvoyer à son village. Mon air lui annonçant une réponse peu



agréable, elle fit semblant de s'appercevoir qu'on nous écoutait et se mit à parler à ses autres voisins. Il était malade, me dit-elle, quand on se leva de table, si j'ai fait une faute, ayez l'humanité de me la pardonner. Quinze jours après Madame et Mademoiselle d'Userche partirent pour la campagne. Honorine persuada à sa mere que son exemple lui tenait lieu des leçons de la plus sage gouvernante, Mademoiselle Thérèse resta donc ce qu'elle était, retrouva ses jardiniers, et reprit toute sa complaisance.

L'automne venue, Madame d'Userche et sa fille revinrent à Paris et Florentin enhardi par son amie et par l'expérience, retourna de son chef à l'Université. Cette fois il avait un laquais.

C'était le plus jeune des amans de Mademoiselle Thérèse, qu'Honorine, joignant à ses épargnes le prix de quelques bijoux, avait habillé d'une belle livrée et dont elle avait payé d'avance les gages et l'entretien. On fut persuadé que je l'avais moi-même placé auprès du jeune homme. Le laquais le disait et le maître le croyait, ne soupçonnant pas, qu'Honorine seule eut imaginé de lui donner, par le moyen de Gaspard, avec un relief nouveau qui lui allait fort bien, un espion, un surveillant, qui la rendait elle-même beaucoup plus tranquille. Gaspard avait ordre d'éloigner de son maître toute femme jolie ou belle, soit qu'elle fut vive ou indolente, facile ou fière. Il n'y avait que les prudes bien laides qu'il dût laisser appro-



cher, encore devait-il, s'il appercevait le commencement d'une liaison un peu intime, en avertir aussi-tôt Mademoiselle d'Userche. Celle-ci pour laisser le moins de loisir possible à son jeune ami, lui écrivait deux fois la semaine, et joignait à ses lettres, tantôt des livres nouveaux, tantôt une jolie estampe, tantôt un bijou, de sorte qu'il était sans cesse occupé, paré, amusé par elle, et qu'il ne pouvait pour ainsi dire lui échapper. Mais il ne songeait point du tout à se soustraire à un si doux empire, et Honorine trouvait si bien le moyen, de faire passer pour des bagatelles sans valeur, tout ce qu'elle lui envoyait, pour de bons offices les plus faciles du monde, tout ce qu'elle faisait pour lui, que même l'obligation de

plus agréables.

la gratitude ne pouvait presque pas se faire sentir, ni se séparer dans son coeur de la plus tendre affection. J'ai vu plusieurs de ses lettres à sa jeune amie. Rien de plus aimable. Il lui rendait compte de ses pensées, de ses actions, et tout y était pur et doux, comme l'air qu'on respire un matin d'été, quand le soleil éclaire de ses premiers rayons, la nature encore à moitié assoupie. En effet tout attendait encore chez Florentin un dernier développement. Moins précoce qu'Honorine, ses amusemens, ses leçons, les éloges et l'affection de ses maîtres, lui suffisaient encore, et sa charmante figure, sa taille légère et noble mettaient à profit ce tems de calme, pour prendre, avec un entier accroissement, les formes les plus agréables.



Sur la fin de Mars, Monsieur de la Touche, accompagné de quelques amis, traversait à pied la ville où était Florentin. Il voit un charmant jeune homme manier un cheval fort vif ; il l'en voit descendre ; il le voit saluer des gens qui le regardaient, tandis qu'un laquais fort bien mis, emmène son cheval. Qui est ce jeune homme ? dit le Marquis à des passans. Eh ! le Vicomte de la Haye ! répondirent-ils, avec un ton de surprise, comme si personne, pas même un étranger n'eût du ignorer son nom. Tout de suite le Marquis l'aborda et après un moment de conversation, il le pria de vouloir bien venir prendre un appartement chez lui, lors qu'il trouverait la saison assez belle, pour préférer la campagne à la ville.



Florentin interrogé sur ce qu'il avait éprouvé dans ce moment-là, a dit n'avoir rien senti qu'un mélange de chagrin et de reconnoissance. Il craignait que sa demeure au château, ne le gênât dans sa liaison avec Honorine. Pour Monsieur de la Touche, il eut un embarras qui frappa d'autant plus ceux qui le virent, que c'était l'homme du monde qui paraissait avoir le moins de timidité et le plus d'empire sur lui même. Florentin n'avait répondu que par des remerciemens vagues. Il écrivit à Honorine. „ Dis moi ce que tu veux que je „ fasse, et demande à l'Abbé de la Tour, „ ce qu'il me conseille ou m'ordonne. „ Je vous avertis l'un et l'autre, que „ j'aimerais mieux vivre dans une bico- „ que, faite de terre, couverte de chau-



„ me , y coucher sur de la paille , m'y  
„ nourrir de pain sec et d'eau , que de  
„ perdre un seul des momens que j'ai  
„ coutume de passer avec toi. J'ai ap-  
„ pris tout ce que tu as voulu que je  
„ susse , et le coeur me dit , que nous  
„ pouvons être à l'avenir encore plus  
„ heureux ensemble , que nous ne l'avons  
„ été jusqu'ici. Qu'on ne fasse pas tour-  
„ ner contre moi , ce que je puis avoir  
„ gagné , et tout en me complimentant  
„ sur ma taille , sur ma danse , sur je ne  
„ sai quoi encore , qu'on ne vienne pas  
„ m'ôter mon bonheur. Il faut savoir  
„ que j'ai fort grandi ; aussi aurai-je  
„ quinze ans et demi dans trois jours.  
„ Quelques fois j'ai peur que tu ne me  
„ reconnasses pas. Monsieur de la Tou-  
„ che ne m'a pas reconnu , mais aussi



„ a-t-il été un an et demi sans me voir,  
„ et jamais il ne m'a beaucoup regar-  
„ dé. Parle, je t'en prie, à l'Abbé.  
„ J'aurais pu lui écrire, mais tu lui di-  
„ ras mieux que moi ce que je pense,  
„ et tu y mettras ce que tu voudras du  
„ tien, faisant en sorte qu'on ne m'or-  
„ donne que ce qui nous conviendra à  
„ toi et à moi. Demande lui aussi s'il  
„ faut que je garde ou renvoie Gaspard.”

Cette fois Honorine voulut me par-  
ler plus à son aise, qu'elle ne le pou-  
vait chez sa mere. Elle m'écrivit, me  
conjurant de me trouver au Luxem-  
bourg le lendemain matin s'il faisait  
beau tems, au Lycée s'il pleuvait.  
„ Si je ne vous trouve ni à l'un ni à l'au-  
„ tre endroit, disait-elle en finissant,  
„ je supposerai que vous êtes malade



„ et j'irai vous chercher chez vous. ”

Ne pouvant donc lui échapper, je me rendis au Luxembourg. Elle m'attendait et vint à moi aussi-tôt qu'elle m'aperçut. Je fus frappé à l'aspect de sa personne alors tout-à-fait formée, et qui joignait à la fraîcheur du premier âge, la grace et l'assurance que donne le sentiment de ce que l'on est et de ce que l'on peut. Vous avez peine à me reconnaître, me dit-elle en souriant, en dois je être fâchée? Je l'assurai qu'elle n'avait que gagné depuis près d'un an que je ne l'avais vue. Ses yeux en effet me parurent plus vifs, et je remarquai que des cils et des sourcils bruns, donnaient chez elle à des yeux bleus une beauté qu'ils ont rarement. Imaginez avec cela de beaux

cheveux blonds, une grande blancheur, assez d'embonpoint, une stature au dessus de la médiocre, une démarche ferme et fière, et vous aurez une idée d'Honorine d'Userche telle qu'elle était à quatorze ans et demi, depuis, elle a grandi encore et encore embelli, jusqu'à ce que le malheur ait fané tout à coup cette fleur éblouissante. Elle a perdu son éclat, mais les formes sont restées; à présent elle attendrit ou plutôt elle tourmente le coeur, alors elle enchantait.

Voici me, dit-elle, après avoir joui un moment de mon admiration, la lettre de quelqu'un chez qui il s'est fait les mêmes changemens que chez moi, et qui craint de n'être pas reconnu, mais je le reconnaitrais à un seul de ses cheveux,



cheveux, à un seul de ses accens ou de ses mouvemens. En même tems elle me donna la lettre, glorieuse sans doute de ce que j'allais voir avec la plus belle écriture, l'orthographe la plus correcte. Voilà qui est bien tendre, dis-je, en lisant certaines expressions. Honorine rougit et fit un mouvement pour reprendre la lettre. Mais se remettant aussi-tôt : Des enfans élevés ensemble, dit-elle, auraient bien mauvais coeur s'ils ne s'aimaient pas. Je continuai bas ma lecture. Qu'est-ce que ce Gaspard ? lui dis-je, en lui rendant la lettre. Un domestique dit-elle, que je lui ai donné, et que j'ai payé, en lui laissant croire que c'était vous. Si vous étiez venu nous voir, une seule fois, l'été dernier, je ne me serais pas avisée de rien

faire de ma tête, mais vous abandonnez des enfans, qui sont, l'un sans protecteur, l'autre sans aucun guide raisonnable. Elle se tut, et je gardai le silence. Il y avait quelque vérité dans le reproche d'Honorine. Je le sentais, et cependant ma répugnance à me mêler d'une destinée aussi obscure que celle-ci, m'empêchait de promettre une surveillance plus active. Que répondrai-je ? dit enfin Mademoiselle d'Userche. Pour moi il me semble, que Monsieur de la Haye sera en quelque sorte à sa place, quand il sera chez le Marquis. Quelques fois j'ai cru que le Marquis était son pere, et cette idée me revient aujourd'hui. Ne lui ressemble-t-il point ? Je n'ai jamais vu le Marquis, mais vous le connaissez. Je ne trouve



aucune ressemblance entr'eux, répondis-je, mais j'ai trouvé que Florentin ressemblait — A qui ? me dit-elle avec émotion — A Madame votre mere. Mon Dieu quelle idée, s'écria-t-elle, et je la vis pâlir, je crus même voir un frémissement dans toute sa personne. Vous même ne trouveriez-vous pas, lui dis-je, dans le regard, dans — Mon Dieu qu'en pourrais-je savoir, dit-elle avec précipitation, et comme si elle n'eût pas voulu s'arrêter sur cette idée. Je ne regarde jamais maman que pour deviner ce qu'il faut faire ou éviter de faire, devant-elle, ce qu'il faut taire ou dire, et en vérité je ne sais pas de quelle couleur sont ses yeux ni ses cheveux. Vous connaissez mieux, je pense, ses goûts, ses faibles, lui dis-je. Cent

fois mieux, interrompit-elle, c'est avec cela que je vis et qu'il faut que je vive. Mais vous me faites babiller comme un enfant. Que répondrai je à Florentin? Je vous le dirai dans trois jours, lui répondis-je. Donnons nous rendez-vous comme aujourd'hui, au Lycée ou ici. Soit, dit-elle. Je serai tous les jours selon le tems qu'il fera dans l'un ou l'autre endroit; pour le moment souffrez que je vous quitte: Mademoiselle Thérèse me fait signe qu'il est tems de rentrer à l'hôtel.

Je fus de ce pas chez Madame de \*\* à qui je parlai en conséquence de la lettre de Florentin. Elle fit semblant d'avoir quelqu'un à consulter, et me promit de répondre à ma demande dans deux jours au plus-tard. A-propos,



dis-je avec une sorte d'embarras, il se trouve qu'il a un jeune villageois pour laquais. Sachez s'il faut qu'il le garde, et si Gaspard (c'est Gaspard qu'il s'appelle) sera payé. Pourquoi non? dit Madame de \*\*\*. Le Vicomte est d'un age à avoir quelqu'un pour le servir, et autant vaut celui là qu'un autre. Au bout de deux jours Madame de \*\*\* m'écrivit. „ On consent à ce que Florentin aille chez Monsieur de la Touche, „ et qu'il y mène son Gaspard. On lui „ continuera tout l'été ce qu'on payait „ au village pour sa pension, et selon „ toute apparence il passera l'hiver prochain à Paris.” C'est ce que je voulais, s'écria Mademoiselle d'Userche à ces derniers mots du billet, que j'eus soin de lui lire tout entier, et elle

avait tant de joye, qu'il lui était difficile d'en modérer l'expression. Cette fois notre conversation ne fut pas longue; elle me quitta pour écrire à Florentin, qui fut, sans doute, rassuré par elle relativement à ce qu'il craignait, car étant allé voir mon ami, chez lui, lors d'un voyage que je fis dans ma province quelque tems après, je trouvai le jeune homme fort disposé à venir avec moi, chez Monsieur de la Touche.

C'était une admirable applanisseuse de difficultés, que Mademoiselle d'Userche. Elle imagina de faire faire sur les mesures qu'on lui envoya, des habits d'été parfaitement semblables, pour Gaspard et pour son maître. „ Comme „ vous êtes à-peu-près de même taille, „ disait - elle à Florentin „ le matin à



„ l'aube du jour , ou le soir sur la bru-  
„ ne , le faux Gaspard pourra venir voir  
„ la fausse Thérèse qui aura des ha-  
„ bits à double aussi. Mêmes jupons ,  
„ pierrots , chapeaux , souliers , rien n'y  
„ manque. J'ai fait présent à Made-  
„ moiselle Thérèse de tout ce qu'elle  
„ devra porter tout l'été , à condition  
„ que lors que je jouerais son rôle , elle  
„ resterait enfermée , et qu'on n'apper-  
„ cevrait pas plus son ami Gaspard que  
„ s'il n'existait pas. Nous nous prome-  
„ nerons ensemble au parc , nous nous  
„ reposerons ensemble dans le pavillon ,  
„ au moins de deux jours l'un , sans que  
„ personne s'en doute.

A peine ces préparatifs étaient-ils  
faits , que Madame d'Userche annon-  
ça à sa fille , qu'il faudrait bientôt quit-

quitter Paris. Quoi si tôt, maman, dit la rusée Honorine, à peine trouverons nous la campagne verte et en fleurs. N'emmènerez vous pas au moins l'Abbé Théodore avec vous? — C'était un beau jeune homme de vingt-quatre ans, que l'on pouvait comparer à l'Abbé Dillon. Madame d'Userche lui trouvait de la dévotion et de l'esprit. J'y avais pensé dit-elle à sa fille, mais le monde est si méchant. . . . . Bon ! dit Honorine, si le monde n'avait pas appris à vous rendre justice, il faudrait peu s'embarrasser de ses jugemens ! Qui est-ce qui à votre âge, et avec votre figure aurait mené une vie aussi exemplaire que vous? — Tu trouves donc Honorine. . . — Oh, maman ! je vous trouve admirable ! Où est-ce qu'on



vous voit , si non chez vous , entourée pour ainsi dire d'anges et de saints , et dans les Eglises ! J'y deviens dévote à votre exemple. Oh ! votre réputation me parait à l'abri de tout soupçon. L'Abbé entra dans ce moment. Honorine lui dit la pensée qu'avait eu sa mere , et l'on convint du jour où l'on partirait pour la campagne. On y arriva la veille du jour , où je vins de mon côté , avec Florentin , chez Monsieur de la Touche. Nous ne le trouvâmes pas chez lui. Honorine , qui ne voulait pas me faire part des moyens qu'elle avait imaginés pour voir son ami sans contrainte , et qui pensait que pour être conséquente , et ne me faire soupçonner aucun mystère , il ne fallait pas affecter trop d'indifférence , m'écrivit ! qu'elle me

priait de mener avec moi Florentin chez Madame d'Userche. „Maman ne „l'a jamais vu” me disait-elle, „ou si „elle l'a vu, elle ne l'a pas remarqué. „Il n'y a que son nom qui m'inquiète ; „peut-être se souviendra-t-elle de l'avoir „entendu prononcer. Mais n'importe, „je trouverai quelque moyen de nous „tirer d'affaire, et je vous supplie, Mon- „sieur l'Abbé, de venir au château dès „aujourd'hui avec votre protégé qui est, „à ce qu'il me semble, bien digne de „son protecteur.”

Nous allâmes. Ah! s'écria Honorine, voilà Monsieur l'Abbé de la Tour avec le jeune homme qui est chez Monsieur de la Touche. Il se nomme le Chevalier de Vienne, dit-elle assez haut pour que nous l'entendissions. De Vienne!



repetait sa mere. Voilà un beau nom ! je vous félicite de le porter , Monsieur le Chevalier : je croyais cette famille éteinte , mais je me serai trompée. Depuis quand , Monsieur l'abbé , êtes vous dans notre voisinage ? -- Et la conversation alla son train ordinaire. Aussi-tôt que je le pus sans trop d'impolitesse , je cessai d'écouter Madame d'Userche , et je jettai les yeux sur les deux jeunes gens. Jamais je ne vis d'extase pareille , on eût dit qu'une nouvelle ame naissait chez Florentin. Ses yeux brillaient d'admiration , d'amour et de joye. Honorine non moins enchantée , était moins surprise , se possédait mieux. Elle fit diverses questions au jeune homme , avec tant d'art et d'esprit , qu'elle dissimula parfaitement leur liaison , sans

que j'eusse pourtant à lui reprocher aucune fausseté, aucun mensonge.

Quand elle vit que je songeais à me retirer, elle appella Mademoiselle Thérèse et demanda à sa mère la permission de nous accompagner jusqu'au bout de l'avenue. Moitié réjoui, moitié chagriné, je lui demandai comment elle s'était avisée du nom de Vienne, et je l'assurai que sa mère ne tarderait pas à apprendre, que ce nom n'était pas celui de Florentin. Qui sait si elle le saura jamais ? dit Honorine, et quand elle le saurait, la trace d'un nom qu'elle appelle beau, resterait avec un peu d'erreur ou du moins d'incertitude. On disait l'autre jour devant moi, qu'une calomnie laissait pour toujours une tache sur le calomnié, j'ai pensé aussi-



tôt : qu'il en était de même de tout ce qui se dit, de tout ce qu'on entend. Un mal entendu, un mot dit pour un autre, se marque dans la mémoire — chez ma mere surtout. Je me suis amusée tous ces jours - ci à en faire l'expérience. Le nom de de Vienne lui reviendra toujours, dès qu'elle songera à Monsieur de la Haye, et je lui dirais tout à l'heure son autre nom, qu'elle dira de Vienne à tout le monde, quitte à se reprendre le moment d'après. Mais ceci me donne une heureuse idée. Pourquoi ne pas appeller toujours Florentin le Chevalier de Vienne ? Il n'y a plus personne, m'a-t-on dit, de ce nom là, de sorte que personne ne viendra le disputer à Florentin. Il est beau ce nom à ce qu'on dit. Pourquoi

donc ne le pas prendre? Qu'est-ce qu'un nom? La chose du monde la plus indifférente: des lettres, un son, dont il est trop heureux qu'on puisse tirer parti. S'approprier une chose si vaine, c'est ne rien voler; je prendrais demain un nom de mon choix parmi tout ce qu'il y eut jamais de noms, ou ce qui pourrait jamais s'en fabriquer. Mademoiselle Thérèse ayez soin d'envoyer demain un paquet à l'adresse de Monsieur le Chevalier de Vienne chez Monsieur de la Touche, et dites à Gaspard aujourd'hui même, d'appeler son maître Monsieur de Vienne. Je vois à cela tout plein d'avantages et pas un seul inconvénient. Honorine n'eut pas plutôt prononcé cet arrêt, qu'elle nous salua et retourna au château.



Je restai abasourdi ; Florentin l'était encore davantage. Que faire me dit-il ? Voudriez vous avoir la bonté d'instruire Monsieur de la Touche , à son retour , de cette plaisanterie ? Peut-être Mademoiselle d'Userche voudrait - elle que je ne parusse plus cet enfant sans aveu , qu'on a vu si longtems dans ce canton. On dit que j'ai beaucoup grandi et beaucoup changé , elle croit peut-être qu'on ne me reconnaitra pas -- J'irai pourtant voir , au premier jour , les gens qui m'ont élevé --- mais ils sont vieux et ne vivent presque avec personne : la femme ne quitte pas son mari malade. Je puis n'y aller qu'à nuit tombante.

J'étais embarrassé et ne savais que répondre. Il y avait une sorte de vérité à ce qu'avait dit Honorine , et une sorte

de convenance à ce que Florentin pensait qu'elle avoit imaginé. Après tout, me disais-je, pourquoi priver un jeune homme, né avec tant de désavantages, de ce que le hazard ou l'amitié lui pourraient apporter de bonheur? Pourquoi empêcher qu'un préjugé ne le serve contre un préjugé qui le desservirait? -- Sans avoir rien résolu ni rien promis, je l'appellai de Vienne, le soir, en présence des domestiques du marquis, et Gaspard instruit déjà par Mademoiselle Therese, et enhardi par mon exemple, dit vingt fois Monsieur le Chevalier de Vienne. Chacun dans la maison en fit autant, et Monsieur de la Touche à son retour trouva son jeune hôte établi chez lui avec son nouveau nom. Il n'eut garde de s'en montrer surpris,  
ne



ne devant pas savoir son nom mieux qu'un autre. Ah Monsieur, lui dit-il seulement, vous vous appelez de Vienne! le nom que je vous connaissais était sans doute un nom de terre. Je dis qu'oui, et ignorant que je parlasse à un homme plus instruit que moi, je crois que je nommai la province où cette terre était située.

Peu après, je fus voir Mademoiselle d'Userche. Le nom a pris, lui dis je, mais que comptez vous faire de tout ceci? Faire la fortune de Monsieur de Vienne, l'épouser, me dit-elle, mais cela pourtant le plus tard que je pourrai. Nous sommes si heureux à présent! Je suis sa bienfaitrice tous les jours et en détail. Je l'aime tant! Il m'aime tant! Car à présent il est amoureux, Monsieur l'Ab-

bé, il est amoureux! Concevez vous ma joye? Mais, lui dis je ... oh, interrompit-elle, il n'y a point de mais. Fût-il fils d'un Turc, d'un Juif, d'un journalier, d'un journaliste, d'un renégat, d'un Pape, d'un charlatan, d'un danseur de corde, c'est égal. A présent je redeviens un enfant. Je n'aurai plus besoin de tant de prudence. Il est amoureux, il est chez Monsieur de la Touche, il s'appelle de Vienne, il viendra à Paris, l'affaire est toisée, allons réjouissons-nous, vive Florentin! vive le Chevalier de Vienne! et elle dansait, sautait, chantait, comme une personne en délire. Tout d'un coup Madame d'Userche parut, ce qui la força pour un moment de reprendre une assiette plus raisonnable, mais l'Abbé Théodore étant aussi venu nous joindre,



elle put donner à sa gayeté un nouvel essor. Mon Dieu, dit-elle, Monsieur du corbeau, que vous êtes joli, que vous me semblez beau ! Quelle fraîcheur et quel charmant embonpoint ! on serait tenté, si on ne vous connaissait pas, de trouver assez bien ce petit de Vienne, que nous vîmes il y a trois jours. Mais cela est hâlé, cela n'a point cet air de ville, cet air de n'avoir jamais vu le soleil qu'au travers du feuillage des Tuilleries. En vérité, je suis jalouse de votre teint, et maman elle même, qui est si blanche, et qui ne prend son rouge que des mains de la nature, a quelque peine à soutenir la comparaison. Notez que Madame d'Userche mettait du rouge imperceptiblement, et cela dans son lit, dès qu'elle

avait les yeux ouverts ; mais l'éloge et la plaisanterie étaient mêlés de telle sorte, dans tout ce discours, qu'il était impossible de s'en fâcher. A qui en a cette petite folle ? dit Madame d'Userche. C'est le plaisir de vous voir si jeune, si belle, Monsieur l'Abbé si joli, si beau, qui me transporte, dit-elle, en baisant les mains de sa mere, et faisant mille autres folies. Allons faire un tour sur la terrasse, me dit-elle un moment après, mais nous aurons l'oeuil, tout en nous promenant, sur l'Adonis et sur la Vénus de ces lieux.

Mon Dieu, que vous flattez bien, lui dis-je, quand nous fûmes seuls. et que vous êtes adroite ! Quand je pense que vous n'avez pas encore quinze ans vous me paraissez un prodige. J'ai peine



quelques fois, à en croire mes yeux. Serait-il vrai ? me dit Honorine, d'un air sérieux et avec un parler lent et triste. Cela ne doit pas inspirer de la confiance ni même de l'intérêt. Je n'ai jamais réfléchi à cet égard sur moi-même, et n'ai été surprise que des mal-adresses que je faisais. Tout à l'heure, par exemple, vous témoigner tant de joye, c'était vous dire, sans que j'en eusse le dessein, que j'avais vu mon jeune ami en secret, ou qu'il m'avait écrit, car ce n'était pas la peine pour la visite cérémonieuse qu'il fit l'autre jour ici, d'être si transportée, et je n'aurais pu me persuader, sur la foi de quelques regards, qu'il eût pour moi le sentiment dont je viens de me vanter à vous. Je l'aime, reprit-elle, après

un moment de silence. Je l'aime à tel point que tout ce que j'ai lu d'amour dans les poètes et dans quelques romans, me paraît froid en comparaison de ce que j'éprouve. On arrange des mots, l'un écrit de l'amour avec noblesse, l'autre avec agrément, moi je ne saurais en parler ni en écrire. Mais du matin au soir, et souvent aussi du soir au matin, j'ai dans la tête un seul objet, un seul intérêt. Il faudrait être imbécille, pour ne pas devenir clairvoyante, adroite, habile, relativement à l'unique chose qui occupe. Au reste, Monsieur l'Abbé, c'est d'après vous que je me qualifie, car je n'avais pas pensé être tout ce que je viens de dire, ni le contraire non plus, je n'y avais pas songé. Sur d'autres objets on me trou-



ve reculée. Tous mes maîtres se plaignent de moi. J'aime assez la musique et n'y puis réussir. A mon âge, le jeune Mozart composait de fort belles choses, et j'ai vu au concert spirituel des enfans faire l'admiration du public. Oh je ne suis pas un prodige! Votre étonnement m'a presque affligée. Mon Dieu, si Florentin allait s'étonner comme vous! Si après avoir, pour lui, flatté, ménagé tout le monde j'allais par cela même me perdre auprès de lui! Mais non, dit-elle, je suis folle, cela ne peut arriver. Il ne peut voir dans mon coeur que ce qu'il y a; il n'y verra ni l'envie de tromper par amusement, ni le desir de me rendre la maîtresse de l'esprit de personne, il n'y verra qu'une tendresse sans bornes. — Maman a besoin que

je la flatte pour m'aimer un peu, car elle n'aime au fond qu'elle même, et j'ai besoin qu'elle soit distraite par l'Abbé, ou par quelqu'autre, pour qu'elle ne fasse pas trop d'attention à moi. Voilà tout, Monsieur l'Abbé. Mais je crois que notre conversation a été assez longue. Revenez de grace. Je ne vous flatterai et ne vous tromperai jamais. Je ne demande de vous que bien peu d'intérêt pour moi même, mais je voudrais vous en inspirer beaucoup pour Florentin, pour l'objet unique et en quelque sorte sacré de mes affections. Florentin est pour moi un Dieu, aux genoux duquel je voudrais mettre tout le monde. Elle se tut, une larme de tendresse ou comme d'enthousiasme brilla dans ses yeux. Si jamais une pareille idola-



trie a pu être justifiée ou comprise par un spectateur indifférent , c'est dans cette occasion. Florentin réunissait tout ce qu'on admire. Dans une figure et des traits sans défaut brillaiient mille charmes. On y voyait l'esprit avec la candeur , la douceur avec le courage. Il était fort sans rudesse , mesuré sans timidité , assuré sans arrogance. Toute sa personne était brillante et parfaite.

Il ne put se cacher si bien sous un habit tout semblable à celui dont s'habitait Gaspard , que je ne le reconnusse un soir au clair de lune , en passant auprès de lui. J'allais lui parler , il mit le doigt sur ses lèvres et passa. Monsieur de la Touche me suivait à quelques pas de distance. Tu sors bien tard , Gaspard ! lui dit-il.

Monsieur de la Touche avait certainement d'aussi bons yeux que moi, mais il comblait Florentin de bontés. Sa bibliothèque n'avait point de livres si rares, ni son écurie de chevaux si superbes ou si légers, qu'ils ne fussent tout le jour au service du jeune homme; il ne le regardait que pour l'admirer, ne lui parlait que pour lui applaudir. Comment soupçonner qu'à seize ans il courût après quelque autre jouissance? Qu'il eût déjà un sentiment, une ame, qui ne fût pas celle qu'il plaisait à son bienfaiteur de lui inspirer? Malheur à lui, si Monsieur de la Touche eût su, qu'il se fût émancipé jusques là! malheur à tout homme dépendant de Monsieur de la Touche s'il lui eût reconnu l'audace d'une volonté indépendante, d'une pensée dont il n'eût



pas été l'instigateur ! Malheur aussi à qui l'aurait trompé ! Rien cependant n'était si facile. Soit qu'il ne crût pas qu'on l'osât jamais, soit pour s'épargner la douleur, de voir qu'on l'eût osé, il fermait les yeux, ou bien il était réellement aveugle, et je n'ai jamais vu d'homme d'esprit, qui sût si peu ce qui se passait chez lui et autour de lui. L'apprenait-il enfin, et se voyait-il forcé d'être mécontent, il ne pardonnait jamais. Un mot de Madame d'Userche, dans le commencement de sa seconde grossesse, l'avait brouillé avec elle irrémisiblement, et je crois que ce fut sa haine pour elle, qui l'avait rendu si longtems si froid pour son fils. Il est vrai que ce mot était fâcheux et digne de celle qui l'avait dit. Que ne vous ai-je connu le

premier, dit-elle au Duc de \*\*! mais j'étais un enfant encore, quand un tyran m'a subjuguée. Le marquis qu'elle croyait bien loin était derrière sa chaise. Il se montra, et ne lui parla plus. A l'amour propre que je viens de peindre, se joignaient chez lui tous les autres genres d'amour propre, ou du moins tous ceux, avec lesquels on peut n'être point ridicule. Il était fier de sa naissance, ou plutôt il dédaignait celle d'autrui, car il ne parlait jamais de la sienne, et traitant ses égaux avec affabilité, ses inférieurs avec politesse, il évitait ses supérieurs. Relativement aux talens et aux sciences, c'était la même chose à peu près, si non que bien aise sans doute d'apprendre de ceux qui en savaient décidément plus que lui, il les



attirait quelques fois, sous prétexte de les faire voir à d'autres, que leur réputation avaient enthousiasmés. Alors il écoutait avec une extrême attention, S'il lui arrivait (ce qui était fort rare) d'énoncer une opinion, et que cette opinion fut contredite, il ne céda ni ne combattait. Un ricannement, ou un persiflage dédaigneux le tirait d'affaire. Comment oser entrer en lice avec un homme tel que vous, disait il, en riant à l'homme qui l'avait contredit, surtout devant Monsieur? et peut être aurait-il nommé le plus ignorant de la compagnie. On voit bien qu'il ne pouvait pas être fort aimé, mais il n'était pas haï non plus, parce qu'il ne faisait précisément de mal à personne. Le faste de son caractère se cachait sous des dehors

assez simples , qui n'étaient pour les clairvoyans qu'une ostentation de plus. Voyez, avait-il l'air de dire, dans un carosse sans dorure, avec des laquais en petite livrée, et vêtu lui même fort simplement , voyez de quoi un homme tel que moi se contente! mais un homme tel que moi, n'a pas besoin d'emprunter son éclat d'un luxe vain. Au reste bien loin que ce fut ici la simplicité et l'orgueil de Diogène, c'était une simplicité élégante, un orgueil tellement arrangé et modifié, que les uns ne l'apercevaient pas, et que les autres en admiraient l'adresse. Ceux ci remarquaient que la nature avait merveilleusement secondé cet orgueil, en donnant au marquis l'extérieur le plus noble et l'élocution la plus imposante. Quant



à de l'esprit, il en avait sans doute, mais je n'ai jamais pu démêler, s'il en cachait plus qu'il n'en laissait voir, ou si ce qu'on n'en voyait jamais distinctement, ce corps de réserve qu'il avait l'art de faire supposer, n'existait réellement pas. Pour le monde c'était la même chose ; l'on croyait son armée forte des troupes qu'on ne voyait pas, encore plus que de celles qu'on voyait. Une incertitude pareille couvrait sa fortune, et sur ce point j'ai sincèrement admiré l'art qu'il avait. Jamais le public n'a pu l'apprécier d'après son revenu, ni lui tracer en conséquence un plan de conduite, comme il s'en arrote trop souvent le droit. Vivait-il avec économie? il se pouvait que cela fut nécessaire; faisait-il un acte de générosité ou de magnificence,

c'était bien, c'était noble, et l'on ne pouvait dire si cela était sage ou extravagant. Enfin Monsieur de la Touche s'entourant comme d'un voile plus brillant que sombre, me faisait souvenir du siège de Troye et de ces nuages propices, dont une divinité bienveillante couvrit plus d'une fois ses plus chers favoris. Cependant en un point il perçait le nuage, et soit conviction, soit prétention, il montrait sa pensée trop à découvert. Je dirai bientôt quelle était cette opinion malheureuse, ce désastreux système qu'il étalait à tout propos.

Un jour ou deux après cette rencontre que nous fîmes, lui et moi, de Florentin habillé comme Gaspard, il me proposa une promenade, disant qu'il avait



à m'entretenir. En savez vous plus que moi, me dit-il, sur cet enfant élevé à deux pas d'ici fort obscurément, et qui se trouve s'appeller de Vienne? Je crois me souvenir, que toutes les fois que vous avez passé quelques jours chez moi, vous l'êtes allé voir, et même on m'a dit que c'était vous qui l'aviez placé et fait élever. Pourriez-vous sans indiscretion me dire, quelles gens vous ont confié ce soin? Non, lui dis je, ce seroit manquer à ma parole. Quoi que je fusse fort jeune, lors qu'une femme me chargea de cet enfant, je lui en ai toujours gardé le secret; peut-être au reste n'a-t-elle rien de commun avec lui. Je sais au fond très peu de chose sur cette affaire. Pourquoi après tout, reprit le marquis, n'appartiendrait-il pas à la fa-

mille dont on lui fait porter le nom ? on la dit éteinte, et d'une certaine façon elle pourrait l'être, sans que pour cela le chevalier n'en fut pas. Ce nom est antique et beau, j'en accepte l'augure, et comme le jeune homme est charmant, j'ai envie de lui donner de façon ou d'autre un éclat qui réponde à son nom. Toujours j'ai pensé, que j'aimerais mieux me choisir un fils, que d'en avoir un des mains du sort, dont je ne serais peut-être pas seulement le vrai père. C'est un des cent motifs qui m'ont empêché de me marier. Et que ferez vous pour Monsiennr de Vienne, dis-je au Marquis ? Le marierez vous malgré vos cent motifs de répugnance pour le mariage ! Il serait difficile de le marier d'une manière brillante, me



répondit-il. Dans ces occasions on demande d'ordinaire des éclaircissemens, que nous aurions peine à donner, je crois que je trouverais l'Eglise ou le grand maître de Malthe plus traitables, que les parens d'une fille, qui apporterait avec elle une riche dot, ne fussent-ils même que des gens de robe ou de finance. Peut-être, dis-je; mais est-il bien sûr que Florentin voulût de la vocation que vous lui donneriez? Ah! . . . dit-il, (et le ton d'autorité qu'il était sur le point de prendre faillit déceler ses droits sur Florentin) Monsieur l'Abbé, reprit-il d'un ton plus doux, vous êtes trop prévoyant et ne comptez pas assez sur ce que beaucoup de bontés et un peu d'adresse peuvent sur l'esprit d'un jeune homme, qui jusqu'ici a vécu sans espoir

de fortune et sans autre protection que quelques soins que vous lui donniez. Il vous écoute et paraît vous aimer, aidez moi, je vous prie, à lui faire agréer ce que je désire de faire pour lui. Peut-être, dis-je, que les vœux qui le priveront d'une femme l'effrayeront. Bon! dit-il, qu'est-ce que des vœux et qu'est-ce que cet être chimérique, à qui on promet une ridicule abstinence! La figure de Monsieur de Vienne lui donnera des droits sur toutes les femmes, et je ne doute pas que ces droits là il ne sache les faire valoir. Il ne tardera pas à savoir, comme vous et moi, qu'il vaut mieux régner sur tout ce sexe faible et perfide, que d'être gêné par une onestà ou trompé par une coquine. Je ne repliquai pas, et parlai



d'autre chose, mais je mē promis de n'aider point à Monsieur de la Touche à disposer ainsi du jeune Homme. Le sort de Mademoiselle d'Userche serait trop triste, me disais-je, et si je ne veux pas favoriser son amour, je veux encore moins la désespérer. Laissons la destinée de ces enfans se débrouiller comme elle pourra, et tachons seulement de leur épargner des imprudences qui nécessairement leur seraient funestes. Je fis tenir à Mademoiselle d'Userche par Gaspard et Mademoiselle Thérèse le billet suivant.

„J'ai rencontré quelqu'un, que j'ai  
 „reconnu malgré l'habit qu'il portait,  
 „et c'est peut-être une autre personne  
 „déguisée, aussi, que j'ai vu de loin  
 „se matin, avant qu'il fit bien jour.

„ Qu'ils prennent garde à eux. Ils  
 „ sont beaux, ils sont jeunes et ils s'ai-  
 „ ment . . . . Un moment de faiblesse  
 „ pourrait avoir des conséquences affren-  
 „ ses. Qu'elle le sache, celle dont le  
 „ rôle est de résister, ou plutôt qu'elle  
 „ évite un danger, que mille autres ont  
 „ cru faussement pouvoir braver. Cette  
 „ témérité a mille fois été punie par  
 „ une vie entière de regrets et d'hu-  
 „ miliations”.

Le lendemain je reçus cette réponse.

„ Bèni soyez vous Monsieur! Voici  
 „ depuis la mort de mon pere le pre-  
 „ mier avis utile que me donne un  
 „ coeur bienveillant. J'ai bien peur  
 „ de ne vous pas répondre comme je le  
 „ dois. Je n'ai jamais écrit qu'à Floren-  
 „ tin, et avec lui je n'avais pas besoin



de mettre de l'ordre dans mes idées,  
ni de choisir mes expressions. Je suis  
par fois une bien petite fille encore,  
quoi - qu'à certains égards vous me  
trouviez fort avancée, et vos yeux  
m'ont dit l'autre jour, qu'à votre gré  
je l'étais trop. Mon Dieu, que dire  
là dessus ? Je suis ce que mon pen-  
chant et le sort ont ordonné que je  
fusse. Mon pere est mort trop tôt ;  
ma mere est trop peu éclairée, et j'ai-  
me ce jeune homme uniquement. Votre  
avis est extrêmement sage, Monsieur,  
et j'en profiterai assurément, s'il en  
est besoin, quant à la résistance, mais  
je ne le suivrai pas, quant à une pru-  
dence plus grande encore, qui con-  
sisterait à ne se point voir comme  
nous nous voyons. Ce serait d'un

„ côté une extrême imprudence, car Flo-  
„ rentin, me voyant une circonspection  
„ si nouvelle, croirait que je l'aime  
„ moins, et pourrait s'attacher à quel-  
„ qu'autre, ou perdre ses innocentes  
„ moeurs. Voilà des maux qu'il faut  
„ surtout éviter, car ce seraient les plus  
„ grands de tous, et ils me rendraient  
„ la vie entièrement insupportable. Mais  
„ il faut aussi, j'en conviens, éviter ceux  
„ dont vous avez la bonté de m'avertir ;  
„ j'espère le pouvoir, et même sans  
„ beaucoup de peine. Mon jeune ami  
„ est sage, et craint plus que la mort  
„ de me déplaire. Il faudrait donc que  
„ le mal vint de moi. Oh ! j'appellerais  
„ plutôt à mon secours, s'il le fallait,  
„ toutes les haïres, tous les cilices des  
„ saints de la légende, je m'habillerais



„ d'épines , qui me déchireraient la peau ,  
„ au moindre mouvement inconsidéré.  
„ Vous croyez peut - être , Monsieur ,  
„ que tant de messes , de vêpres et de  
„ saluts , qu'il m'a fallu entendre , tant  
„ d'ennuyeux cagots qu'il m'a fallu voir ,  
„ m'ont donné un grand dégoût pour  
„ toute dévotion , et une grande indiffé-  
„ rence pour tout ce qu'on nous prêche  
„ de la part de Dieu , mais ce n'est  
„ pourtant pas cela tout à fait. Je n'ai  
„ pas une grande foi au Dieu de ma  
„ mere , ce serait un Dieu trop minu-  
„ tieux , que celui qui ordonnerait tant  
„ de choses indifférentes , et glisserait  
„ sur d'autres , dont la pratique me pa-  
„ rait mille fois plus essentielle. Mais  
„ j'ai un vrai respect pour le Dieu qui  
„ a créé Florentin et la nature , si belle

„ quelques fois , d'autres fois si terrible.  
„ Je pense que tout ce qui est beau et  
„ bon lui plait , et tout le monde s'ac-  
„ corde si bien à mettre la chasteté au  
„ nombre des vertus , à estimer une fille  
„ sage plus qu'une qui ne l'est pas , que  
„ je ne doute pas que Dieu n'ordonne  
„ et n'approuve la sagesse , et quand on  
„ ne me l'aurait jamais dit , je l'aurais  
„ supposé , et j'aurais craint le vice comme  
„ une chose désagréable à mon maître ,  
„ au maître puissant de tout ce qui exi-  
„ ste dans cet univers. Mais j'ai sur  
„ tout cela beaucoup d'autres idées que  
„ je ne pourrai peut être pas vous bien  
„ exposer. Il me semble qu'il y a des  
„ gens , pour qui certaines vertus ne  
„ sont pas bien essentielles. Quand ils  
„ les auraient , ils n'en vaudraient pas



», beaucoup mieux, et comme ils ne sont  
», pas faits pour certains plaisirs, il faut  
», bien qu'ils s'en donnent d'autres. Ils  
», ne demandent pas non plus à être  
», extrêmement respectés. Ils péchent et  
», se repentent, ils dissimulent et ils  
», avouent, et cela va son petit train,  
», sans qu'il y ait grand mal à tout ce  
», qu'ils font. D'ailleurs ils n'y trouvent  
», pas grand mal; ils se font un Dieu,  
», indulgent comme leurs guides en Dieu,  
», un Dieu avec lequel ils se brouillent  
», et se raccommoient. Le Dieu que  
», j'imagine les connaît bien, et les juge  
», d'après ce qu'il leur a donné de force  
», et de sens. Mais il y a d'autres gens  
», très différens de ceux là et qui doi-  
», vent se conduire très différemment,  
», ils se feraient une playe profonde,

„ quand les premiers ne se font presque  
„ pas une égratignure. Ceux - ci veu-  
„ lent avoir le droit de gouverner les  
„ autres, d'en être respectés et craints  
„ et de régner sur eux. Ce n'est pas,  
„ par exemple, une conduite pareille à  
„ celle d'une Mademoiselle Thérèse,  
„ qui pouroit convenir à Honorine. Le  
„ rôle de l'une est de supporter des dé-  
„ dains, dont l'idée seule fait frémir  
„ l'autre. Si je pouvais avoir, comme  
„ vous l'appellez, un moment de  
„ faiblesse je me sauverais d'auprès  
„ de Florentin pour toujours, ou du  
„ moins pour si longtems, qu'il faudrait  
„ qu'avant de me revoir il eût entiere-  
„ ment oublié ce moment, et que je  
„ fusse pour lui ce que je suis à présent,  
„ Encore qui sait s'il l'oublierait? D'ailleurs



„ je ne veux point me sauver ; je veux  
 „ le voir ici , puis à Paris , jusqu'à ce  
 „ qu'il lui convienne de m'épouser , ou  
 „ jusqu'à ce que je sois menacée d'en  
 „ devoir épouser un autre : Alors il ny  
 „ aura point de précipitation dans ma  
 „ conduite , ou s'il y en a , j'y aurai été  
 „ forcée , et Florentin ne pourra m'en  
 „ estimer moins , ni en être moins esti-  
 „ mé. Voilà , Monsieur , autant que j'ai  
 „ su les exprimer , tous les projets , tou-  
 „ tes les idées de votre très humble et  
 „ très reconnaissante servante.

H. d'U \* \*.

„ P. S. Quant à Jesus Christ , je l'aime.  
 „ J'adore de lui sa sagesse , sa douceur  
 „ et quelques actes d'un courage doux  
 „ et simple. Ce n'était surement pas  
 „ son intention , qu'on nous le montrât

„ sans cesse, subissant un supplice affreux.  
„ J'ai résolu de lire l'imitation de Jesus  
„ Christ ”.

Cette étrange Confession de foi et de morale, ce mélange d'une expérience profondément analysée, et d'une tournure d'esprit encore non formée et enfantine, me surprirent beaucoup. Je vis après y avoir un peu pensé, qu'il n'y avait rien à dire à Honorine, et qu'il fallait aussi peu songer à gouverner sa passion, qu'à diriger les destinées de Florentin.

Il n'y eut que les discours de Monsieur de la Touche, dont je songeasse encore à arrêter l'imprudence. Soin inutile! ce nèophite en irreligion vain de savoir Voltaire par coeur, de s'être fait expliquer Lucrece, d'avoir souvent diné



avec Diderot, avec d'Alembert, avec Condorcet et autres Philosophes, ne cessait de débiter, devant ses domestiques et devant le jeune Florentin, tout ce qu'il savait d'athéisme et de matérialisme. Venait-il au château quelque curé du voisinage, c'était alors surtout qu'il plaisantait et argumentait, abasourdissait et triomphait. C'était alors aussi que je me croyais tenu surtout de réprimer ses insolentes ironies, de combattre ses terrifiants argumens. J'avais remarqué combien le silence de ces pauvres ecclésiastiques campagnards, vis à vis d'un seigneur de terre, d'un homme de cour, faisait paraître aux yeux des benêts la religion petite, faible et facile à accabler. Vois-tu, disaient les laquais du marquis les uns aux autres, ou du

geste ou à voix basse, les voilà bien embarrassés; ils ne savent que répondre! Quant à de l'embarras j'en avais autant qu'aucun d'entre eux. Que répondre à du faux et du vrai, à du sérieux et du plaisant, à des faits et des argumens si bien mêlés et confondus, qu'il n'y avait pas une phrase entière, à toute la teneur de laquelle une réponse quelle qu'elle fût, pût convenir! Attaquais - je le bras droit de mon antagoniste, c'était aussitôt le gauche qu'il m'opposait. Le croyais je tenir à la tête, il m'abandonnait un masque et s'échappait de mes mains en riant. Bientôt je vis que cette lutte inégale, du bon sens simple et de bonne foi, avec le bel esprit vain, sarcastique et astucieux ne servait à rien du tout, et donnait même à la cause que je sou-



tenais un aspect désavantageux. Je me rabattis donc sur le danger de la doctrine contraire. Bon ! dit le Marquis vous craignez pour vos bénéfices ! Je crains tout autant, lui dis-je, pour vos propriétés, pour votre repos et pour l'ordre général. Etes-vous, reprit-il, comme cet orgueilleux poltron, ce Fontenelle, qui disait que s'il avait eu la main pleine de vérités il ne l'aurait pas ouverte ? Non répondis-je, si j'étais bien sûr que ce fussent des vérités, dont j'aurais la main pleine, je l'ouvrerais assurément, mais comment en serais-je sûr ? Je ne connais aucune vérité absolue, indisputable, et je ne sais ce qu'on veut dire avec cette main pleine de vérités. M'exposerais-je donc au danger de ne mettre que des erreurs

nouvelles à la place des anciennes erreurs, ou de joindre des doutes nouveaux aux anciens doutes ! Croyez - moi Monsieur le Marquis , dans les matieres qui sont ici en question , les nouveautés sont fort à craindre , un bouleversement d'idées est fort à craindre dans la plupart des esprits. Quand vous aurez bien établi chez ceux qui vous écoutent , qu'il n'y a pas moyen de prouver que la matiere ait été créée et ne soit pas éternelle , que le mouvement ait été imprimé à la matiere et ne soit pas son éternelle propriété , et enfin que notre ame pourrait bien n'être que l'arrangement de notre corps , croyez que personne n'en sera plus heureux. Non , dit-il , si l'on s'en tient à ce doute timide , mais si on ose trancher la question ,



et se défaire des entraves dont les gens de votre ordre embarrassent les esprits --- Il n'est pas, interrompis-je, selon moi d'un esprit bien fait, de trancher ces sortes de questions. Vous vous l'imaginez, dit le Marquis, mais beaucoup de sages les ont tranchées. Voyez Buffon et tant d'autres en France, voyez Hobbes et tant d'autres en Angleterre, voyez en Allemagne Frédéric le grand. . . . Je me rends, dis-je, il a été, il est, de bons esprits qui sont matérialistes, qui sont athées; nous pouvons vous citer aussi, et si vous vous faites l'apôtre avoué de cette doctrine, vous pourrez la propager par vos discours, et par la foi implicite que vos lumières inspirent; vous la propagerez, mais un jour vos prosélytes eux-mêmes vous puniront de

les avoir persuadés, un jour vous déplorerez les malheureux triomphes dont vous êtes aujourd'hui si vain. Le tems que je destinais à cette visite était écoulé déjà depuis quelques jours, et malgré les plaisanteries du Marquis qui prétendait que je craignais, ou la perte de ma foi, ou celle de ma réputation en fait de foi, je partis le soir même.

Pas un mot de notre dispute ne fut ignoré d'Honorine. Elle avait été instruite des conversations qui l'avaient précédées, elle le fut de celles qui la suivirent. Autrefois elle rendait à Florentin toutes les instructions qu'elle recevait de Mr. d'Userche, et actuellement Florentin avait soin de lui redire tout ce qu'il entendait dire à Mr. de la Touche. Cela n'eût pas fait sur



elle une impression très forte, sans quelques livres qu'à sa priere Florentin lui apporta, et ces livres aussi ne la persuadaient pas entièrement. Quoi, mon pere ne serait plus rien! disait-elle. La veille de sa mort, dans un corps presque détruit, je voyais encore une ame forte. Dans, disait en souriant Florentin; tu la loges, cette ame immatérielle, comme un ver s'est logé dans ce bouton de rose. Eh bien dehors, dedans, avec, comme tu voudras, disait Honorine. Ah mon Dieu! s'écriait Florentin, je ne veux rien, moi, que me persuader que nous existerons toujours, et toujours ensemble. Mais à bon compte, chere Honorine, donne moi ta main, que je la touche. C'est une faveur que tu m'as promise pourvu que je fusse

huit jours sans te la demander. Oh ! voilà Honorine, un plaisir sur lequel on ne se disputera pas, et pour lequel je renoncerais à ma part de toutes les béatitudes célestes, depuis celles que promettait Mahomet jusqu'à. . . -- Mon Dieu ! Florentin, il me semble que c'est comme cela, que sont les propos que tu me rapportes. Par hasard, appelles-tu cela raisonner ? Je disais que mon père me paraissait avoir une âme bien saine, quoique son corps fut très malade. -- Cela se peut bien, Honorine, mais j'ai vu le moindre coup reçu à la tête, le moindre accès de fièvre, faire déraisonner des gens fort sages. On peut dire de l'âme comme de la raison, car après tout c'est assez la même chose,



*Un peu de vin la trouble, un enfant  
la séduit.*

Mais laissons de grace ce système pour lequel tu as de la répugnance. Eh ! crois-tu donc que moi je l'aime, et qu'il ne me fût pas affreux de me persuader que mon Honorine dût être un jour anéantie ? Il ne s'agit pas d'aimer ou de ne pas aimer un système, mon cher Florentin, et il s'agit encore moins de ton Honorine. Mon Dieu, mon enfant ! si toute faculté pensante et sensible est de nature à être détruite, si ce Dieu même que je me plaisais à regarder comme le créateur, le directeur et le moteur de tout, comme l'œil du monde, l'ame du monde, n'est point, qu'importe d'Honorine ! Mais quel vuide me fait ce Dieu ! quel deuil je sens

quand je ne puis plus penser à lui, ni rien attendre de lui! Pour ce qui est de ton argument de la fièvre et du coup reçu, je ne sais pas s'il vaut grand chose. Un sujet de joye, ou de chagrin, ou de surprise, a quelques fois tué ou dérangé le cerveau. Voilà une chose certainement non corporelle, car nous sommes frappés, non par le bruit, mais par les sens d'une bonne ou mauvaise nouvelle, voilà une chose non corporelle, qui agit sur une autre chose en nous, qui ne me paraît pas corporelle non plus, et le sentiment qui en résulte fait bien du mal au corps, comme d'autres fois un accident du corps en fait beaucoup à ce que nous appellons ame. Je ne comprends pas du tout, à dire vrai, comment ils agissent l'un sur l'au-



tre , mais l'action me paraît réelle et me paraît réciproque. Es-tu plus sûr du corps que de l'ame ? -- Il me semble qu'oui , dit Florentin avec un sourire , qu'Honorine ne fit pas semblant de remarquer. -- Peu à peu Florentin se persuada ce que voulait persuader le Marquis , et le persuada à Honorine ; non pas pleinement encore , mais à peu près , et avec cette différence , que Florentin rassemblait plus d'argumens et lisait davantage , et qu'Honorine tirait des conséquences avec plus de suite , d'application et de hardiesse. Ils ne rejettaient pas encore toute idée d'une divinité , mais l'idée d'une divinité ne se présentait plus à eux comme un motif pour faire ou s'abstenir. Sans obligation ni desir que de s'aimer et de se voir , long-

tems leur vie n'en fut pas moins douce ni moins innocente.

Pendant le courant de l'été, je reçus une lettre du Marquis en ces termes :

„ Je n'ai pas lieu de croire, mon cher  
„ Abbé, que vous ayez rempli mes in-  
„ tentions vis-à-vis du jeune homme,  
„ quant à l'envie que je voudrais qu'il  
„ eût d'entrer dans votre ordre, ou  
„ dans celui de Malthe. L'un est un  
„ ordre de Chevalerie prêchante, l'autre  
„ de Chevalerie guerrière, tous deux  
„ donnent du pain et de la considéra-  
„ tion ; il ne se peut de moins, que  
„ l'un ou l'autre ne lui convienne, s'il  
„ a le bon sens qu'il annonce. J'ai  
„ sondé avec lui le terrain, mais il  
„ m'est comme démontré qu'on ne lui  
„ a jamais parlé de mes vues, et com-



„ me je n'ai nul droit sur lui, je n'ai  
„ pu me résoudre à lui en parler le  
„ premier, C'était à vous son protec-  
„ teur, son mentor (et quelque chose  
„ de plus peut-être, ) à rompre cette  
„ glace, et à me faciliter mon rôle,  
„ qui est celui d'un ami zélé, et qui a  
„ plus d'années, et par conséquent plus  
„ d'expérience que lui. C'était donc à  
„ vous à parler, mon cher Abbé, et  
„ vous ne l'avez pas voulu. Si c'est prin-  
„ cipe et scrupule . . . oserai-je le dire?  
„ si c'est préjugé et entêtement de votre  
„ part, vous ne le voudrez jamais ; mais  
„ il se pourrait que ce ne fût qu'oubli  
„ ou négligence, c'est pourquoi je vous  
„ en reparle. Voyons si vous voudrez  
„ avoir une autre complaisance pour  
„ moi. Vous savez que j'ai une voisine



„ que je ne vois jamais, et cela pour  
„ cause, car outre son insupportable  
„ cagotisme, j'ai appris du plus intime  
„ de mes amis à ne l'estimer guere et  
„ à l'aimer encore moins. L'autre jour  
„ me promenant avec Monsieur de Vien-  
„ ne, lui devant moi de quelques pas,  
„ nous rencontrâmes le carosse de cette  
„ Dame. Elle était dans ce carosse et  
„ salua mon jeune compagnon d'un air  
„ de connaissance qui me surprit assez  
„ et me fit quelque peine. Elle le mon-  
„ tra à une jeune personne qui était  
„ avec elle, et qui le salua très froide-  
„ ment. Je vis par le salut de la Dame  
„ qu'ils s'étaient vus, par celui de la  
„ Demoiselle qu'ils s'étaient peu vus, et  
„ cela me fut confirmé par l'air indiffé-  
„ rent et cérémonieux de Monsieur de



„Vienne. Eh bien mon cher Abbé, je  
„voudrais que cette connaissance n'al-  
„lât pas plus loin. Ce qu'il serait facile  
„de prévenir, n'est pas toujours facile  
„à arrêter. Voudriez vous écrire au  
„Chevalier, que son hôte n'étant en  
„aucune liaison avec cette maison, il  
„ne convient pas trop qu'il y aille?  
„Vous comprenez que ce serait usur-  
„per ridiculement de l'autorité sur lui,  
„que de lui dire cela moi même, et  
„Dieu me garde d'y employer sour-  
„dement des valets. Rien n'est si loin  
„de mes manieres. „

C'est bien là Monsieur de la Touche,  
pensai-je, en lisant cette lettre. Il ne  
parle pas au jeune homme de peur de  
trouver de la résistance, ni à ses valets  
de peur d'être trahi ou trompé par eux.

Le voile dont il s'enveloppe ne le cache pas seulement, il lui dérobe les autres, et les met à l'abri de ce qui pourrait leur être fâcheux de sa part. Je lui répondis.

„ Chacun à sa manière, mon cher  
„ Marquis, et rien n'est si loin de la  
„ mienne que ce que vous me proposez.  
„ Je ne suis point en correspondance  
„ avec le jeune homme, et je n'ai jamais  
„ été que son pourvoyeur, en sous  
„ ordre encore. Il semblerait, à qui  
„ ne vous connaîtrait pas, que vous,  
„ sous le toit de qui il habite, et qui  
„ le comblez de bontés, pourriez bien  
„ lui dire vos diverses pensées. Mais  
„ hors votre mépris pour des opinions,  
„ sur lesquelles sont fondées les ordres  
„ de chevalerie dont vous parlez, vous



„ n'avez garde de lui rien inspirer direc-  
 „ tement. Et vous voulez qu'il entre  
 „ dans l'un de ces deux ordres! Ce que  
 „ vous voulez qu'il fasse

*C'est mentir au ciel même, à l'uni-  
 vers, à soi.*

„ et bien des gens, qui partagent votre  
 „ maniere de penser, ont pourtant en  
 „ horreur cette sorte de mensonge. „

Quelques jours après je reçus du Mar-  
 quis la lettre suivante.

„ Je me serais peut-être un peu fâché,  
 „ Monsieur l'Abbé, de votre peu de  
 „ complaisance, si la fin de votre lettre  
 „ ne m'eût fait rire. Oui c'est vrai, il y  
 „ a des gens, de ceux qui partagent ma fa-  
 „ çon de penser, qu'on voit blâmer cette  
 „ sorte de mensonge. J'en montrais un  
 „ jour mon étonnement à un homme

„ de beaucoup d'esprit , car qu'est - ce  
 „ que mentir , disais - je , à ce qui n'é-  
 „ xiste pas ? la chose me paraît bien in-  
 „ différente , et en général je ne con-  
 „ çois pas la haine qu'on a pour les  
 „ hypocrites. Ils ne font qu'affecter le  
 „ respect que d'autres ont véritable-  
 „ ment pour une chimere , quand par  
 „ là ils peuvent obtenir un avantage réel.  
 „ Ne voyez vous pas , me répondit  
 „ l'homme à qui je parlais , qu'on est  
 „ seulement fâché de l'adresse de l'hypo-  
 „ crite ? chacun craint qu'il ne le trom-  
 „ pe , comme il trompe les dévots , et  
 „ si vous examinez bien la morale , vous  
 „ n'y trouverez que cela. On enseigne  
 „ à ne pas tromper de peur d'être trom-  
 „ pé , à ne pas voler de peur d'être volé ,  
 „ à ne pas séduire la femme ou la fille  
 „ d'au-



„ d'autrui , parce que l'on a soi-même  
 „ une femme, une fille, ou, Monsieur  
 „ l'Abbé, quelque chose d'approchant,  
 „ à quoi l'on voudrait aussi que les au-  
 „ tres ne touchassent pas. Les bonnes  
 „ gens voyent dans tout cela quelque  
 „ chose de plus sérieux, et vont prê-  
 „ chant comme les autres, quoiqu'ils  
 „ n'ayent eux ni argent, ni femme,  
 „ ni fille, ni maîtresse. Mais cette  
 „ duperie devient tous les jours plus  
 „ rare. Adieu mon cher Abbé, sans  
 „ rancune cependant. ”

Je me déterminai à répondre encore à cette lettre.

„ Je suis aussi sans rancune, car  
 „ j'aurai la bonhommie de vous conju-  
 „ rer de ne pas étaler vos principes,  
 „ comme vous faites imprudemment (vous,

„homme en général si prudent et si  
„réservé) devant des gens qui pour-  
„ront avoir intérêt un jour à vous  
„tromper, ou à vous voler, ou à vous  
„tuer. Vous autres esprits forts, vous  
„l'êtes rarement assez, pour soutenir  
„seulement la pensée de toutes les con-  
„séquences qui découlent rigoureuse-  
„ment de vos principes, que serait-ce,  
„s'il vous les fallait voir ou éprouver  
„en réalité! vis-à-vis de moi vous ne  
„risquez rien; supposé que mes princi-  
„pes ne soient pas bien solidement  
„établis, mes habitudes sont bien prises,  
„mais notre correspondance qui n'a rien  
„de dangereux, n'a rien non plus pour  
„moi d'intéressant, de sorte que je n'exige  
„point de réponse.

Vers la fin de l'automne j'e reçus une let-



tre de Mademoiselle d'Userche, qui m'assurait, en termes fort décens, qu'elle et Florentin avaient été fort sages. Elle écrivait: „Vous le verrez bien, Monsieur, „cet hiver à Paris à notre contenance „à tous deux, que nous sommes ce que „nous étions, et ce que vous vouliez „que nous ne cessassions pas d'être. „Je lui ai dit votre recommandation, „et vous ne lui en êtes que plus cher.”

„J'ai vu le moment où M<sup>lle</sup>. The-  
„rese ne se souciait plus guere de  
„Gaspard, et alors j'ai tremblé pour  
„sa discrétion. Ma crainte était d'au-  
„tant plus grande, qu'après que Flo-  
„rentin et Mr. de la Touche nous  
„eurent rencontrés un jour maman et  
„moi, celui-ci a montré par ses regards  
„et ses manieres une sorte de défiance.

„Il n'aurait eu pour être informé de  
„tout, qu'à faire questionner Mademoi-  
„selle Thérèse par un beau jeune la-  
„quais qu'il a, de ceux pour qui les  
„Mademoiselle Thérèse n'ont rien de  
„caché. J'ai eu si peur que je me suis  
„tenue un tems renfermée, priant Flo-  
„rentin d'en faire autant. Heureuse-  
„ment j'ai surpris quelques mines de  
„M<sup>lle</sup>. Thérèse et de l'Abbé Théo-  
„dore. Vous jugez le parti que  
„j'en ai pu tirer. Un mot vous ferait  
„mettre à la porte, ai-je dit: redou-  
„blez de fidélité pour moi et d'honnête-  
„tés pour Gaspard. Que sa discrétion  
„pour son maître, et pour moi, nous  
„soit toujours assurée par le prix qu'il  
„mettra à vous et à votre affection.  
„Aujourd'hui qu'il habite une maison



„opulente il y a certaines choses qui peu-  
„vent bien ne lui être pas aussi pré-  
„cieuses qu'autre-fois, et j'ai eu soin  
„moi-même de sa garde-robe, mais  
„voilà de l'argent, voilà une montre,  
„une chaîne, donnez-lui cela peu à  
„peu. Paulatim, a dit Florentin, qui  
„était devenu distrait pendant que je  
„lui racontais cette scène: c'est peut-  
„être le premier mot de latin qu'il ait  
„dit de sa vie par plaisir, et nous en  
„avons ri comme des enfans que nous  
„sommes. Pardon, Monsieur l'Abbé,  
„de mon importun bavardage, mon  
„intention n'était que de vous montrer  
„à quel point les Abbé Théodore, les  
„Mademoiselle Thérèse etc. nous sont  
„nécessaires, les uns contre les autres.  
„Nous nous sauvons entre tous ces gens

„là au moyen de leurs faibles, et eux  
„ils y gagnent aussi, car nous les aidons,  
„pour notre profit, à faire ce qu'ils  
„veulent.

„Je ne comprends encore rien à Mr. de  
„la Touche. Il est athée zélé, comme  
„d'autres sont dévots zélés. La mo-  
„rale dans sa doctrine devient ce qu'elle  
„peut. Il semble quelque-fois qu'il  
„l'attaque par haine de tout ce qu'on  
„appelle vertu, et qu'il ait à tâche de  
„rendre ses domestiques des vauriens,  
„et ceux qu'il oblige des ingrats. Si  
„c'est une fantaisie, elle est étrange,  
„et l'on ne comprend pas trop l'intérêt  
„qu'il y peut avoir. Cela m'est bien  
„égal, pourvu qu'il ne persuade pas à  
„Florentin qu'il peut sans crime me  
„tromper, me trahir, m'abandonner,



„et cela après mille sermens, qui dans  
„le fond, selon ses opinions, ne signifient  
„rien du tout. J'en parle avec une  
„sorte de vivacité et d'intérêt, parce  
„que je ressens à un certain point l'effet  
„de cette prêcherie d'irréligion. Je ne  
„serai jamais infidelle à Florentin, mais  
„lui, il n'aurait qu'à faire un pas de  
„plus que moi dans la doctrine et les  
„sentimens de Mr. de la Touche, pour  
„chercher à me séduire, et puis m'aban-  
„donner, s'il réussissait, à mon mau-  
„vais sort. Au reste ceci m'a peu in-  
„quiétée jusqu'ici; mais cette peur que  
„j'ai eue de M<sup>lle</sup>. Thérèse, m'a fait pas-  
„ser de mauvais momens. Heureuse-  
„ment cela n'a pas duré. Sans ce nuage  
„notre été aurait eu trop de beaux  
„jours, et il serait trop douloureux de



„le voir finir. J'espère vous voir à  
„Paris.

Ce 30. Octobre 1788.

Remarquez cette date. On était pour  
ainsi dire à la veille de la révolution.

Cette lettre d'Honorine en contenait  
une de Florentin. Il me disait que le Mar-  
quis lui avait offert un logement dans son  
hôtel à Paris, s'il y voulait passer l'hi-  
ver, lui disant qu'il mangerait où bon  
lui semblerait, et serait d'autant moins  
gêné, que l'appartement qu'il lui des-  
tinait était dans une aile séparée du  
corps de logis, et avait une entrée à  
part. Vous serez mon convive quand  
vous voudrez, avait ajouté le Marquis,  
et je vous retiens pour les jours de la  
semaine où j'ai communément du mon-



de; et ne vais pas à Versailles. Florentin me demandait mon approbation; je m'adressai à Madame de \*\*, et Monsieur de la Touche ayant d'avance approuvé son propre plan, il n'y eut point de difficulté. On assignait cent louis de pension par mois au jeune homme, qui eut moyennant cela de quoi se montrer d'une façon d'autant plus brillante, qu'il avait les chevaux du Marquis, et quand il le desirait ses voitures, avec un palefrenier-cocher, qu'il habillait alors comme Gaspard.

Son premier soin en arrivant à Paris avec Mr. de la Touche, fut de louer un petit appartement vis-à-vis de celui d'Honorine. Ce qu'on jettait des fenêtres de Florentin, tombait dans le jardin de Madame d'Userche, et ces fenê-



tres n'étaient pas fort hautes. On se servait rarement de ce moyen pour se voir, mais presque tous les jours on s'écrivait, et l'on convenait de se rencontrer le matin dans quelque métairie des environs de Paris, le soir à quelque bal de ceux où dansaient les bourgeoises, et où il n'y avait point d'autres femmes de l'état d'Honorine. Quelques fois le plaisir qu'ils se donnaient, ne consistait qu'en une promenade à la lueur des reverbères, le long de la Seine ou sur les Boulevards. Qu'importait que le fiacre fût sale, qu'il cahotât, que des haridelles fatiguées, ne pussent presque le traîner ! Ils étaient ensemble. Chevaux, cocher dormaient, qu'ils se croyaient encore au commencement de leur promenade. Madame d'Userche autrement oc-



cupée ne soupçonnait rien. Elle trouvait tout simple que le soir Honorine après avoir cent fois bâillé se retirât dans son appartement, et ne doutait pas qu'elle n'allât se coucher tout de suite. On la vit très-peu dans le monde, tant parce que sa mere vivait sur le pied de dévote, que parce qu'elle ne voulait point être vue, espérant que de cette façon on ne penserait pas de si tôt à l'épouser. A ces bals, où elle allait quelques fois, elle était vêtue en modeste petite marchande, ainsi que M<sup>lle</sup>. Thérèse, et ne dansait qu'avec le seul Florentin. Celui-ci, outre qu'il allait souvent au spectacle, était assez bien faufilé. Mr. de la Touche le présenta dans plusieurs bonnes maisons, et là ainsi qu'au lycée, à différens cours de



physique, au manège, au jeu de paume, sa figure et ses manières lui procurèrent parmi les jeunes gens de son âge, ou plus âgés, des connaissances agréables. Une gaieté douce et discrète, qui lui était particulière, le faisait rechercher, et il n'y avait pas jusqu'à son nom, qui ne lui rendit quelque service. L'entendait-on pour la première fois, on se montrait un peu surpris, mais bientôt on avait l'air de se dire : pourquoi non? -- A la bonne heure! -- Que m'importe! -- Il ne faut pas chicaner, pour si peu de chose, un aussi joli garçon. Qu'on me permette ici de rendre justice à l'insouciance polie des gens de ma nation. On se passait bien des choses en France, du moins avant la révolution, qu'on ne se passerait pas



ailleurs, rarement rompaient-on en visière à celui qui s'appropriait un mot heureux, une action courageuse, de jolis vers, un nom plus beau que le sien propre, des succès, à la chasse ou en amour, plus grands qu'on ne les avait eus. C'est à charge de revanche, se disaient tout bas les auditeurs. Que nous eussions été heureux si cette facilité de mœurs, cette accommodante indulgence, ne fut allée que jusques là, et qu'on ne se fût pas passé les excès les plus révoltans, des malversations, des concussions, un trafic honteux de toutes choses, comme on se passait les petites usurpations de la vanité!

En attendant mieux, Honorine jouissait de tous les petits succès de son jeune ami, mais elle ne s'endormait pas



sur la prétention qu'elle voulait qu'il eût, à un établissement avantageux, et un jour qu'elle fit ensorte de me voir chez sa mere au diner du jeudi, elle m'entretint très-sérieusement sur ce chapitre, me détaillant des vues, dont je parlerai tout à l'heure, avec un sens au-dessus de son âge. A ce diner on parla beaucoup du clergé, qui s'assemblait, des notables, des futurs états généraux. On parla avec mépris, douleur, amertume, des atteintes portées à la religion, et ceux qui la défendaient me parurent ne penser guere qu'à eux-mêmes, à leurs prérogatives, à ce qu'ils possédaient et pourraient perdre, à ce qu'ils espéraient et pourraient n'avoir pas. On parla de Voltaire, Rousseau, Montesquieu, comme on eût fait d'au-



tant de scélérats exécrables. Nulle distinction, nul ménagement, pas même de décence ni d'urbanité. Est-ce comme cela que l'on parle toujours ici, dis-je à Honorine? Oui, dit-elle, et quand il m'est arrivé de faire quelques questions, sur les matieres débattues entre vous et Mr. de la Touche, on m'a traitée comme une réprouvée digne des flammes de l'enfer. C'est bien fâcheux et ennuyeux pour vous, lui dis-je, que Madame votre mere soit si dévote. Est-elle si dévote? me dit-elle avec un sourire malin. -- Mais il est fort heureux pour moi, qu'elle soit ce qu'elle est. Au moyen de son jeu, de ses Abbés, elle ne s'informe pas depuis neuf heures du soir jusqu'à dix ou onze heures du matin de ce que fait et devient sa fille. --

Et comment sa fille use-t-elle de cette grande liberté? — Sagement, mais d'autres diraient follement, ne sachant pas qu'elle a une volonté unique et invariable — mais, dis-je, ces gens-ci vous rendront incrédule — me pardonneriez-vous de l'être? interrompit-elle. Vous n'avez pas seize ans accomplis, lui dis-je; avant que vos opinions soyent fixées sur des bases solides, elles pourront changer encore bien de fois. On ne revient jamais à des opinions absurdes, me dit Mlle. d'Userche, et aussitôt elle se mit à parler d'autre chose.

Ceci se passait pendant le carême. Sur la fin du carnaval il était arrivé une petite histoire qui caractérisait à mon avis les deux jeunes gens, et qui eut des suites. Un soir on dansait dans une de

ces



ces maisons un peu plus honnêtes que des guinguettes; les deux jeunes amis devaient s'y trouver. La lumière d'un flambeau, qui donna précisément sur le visage d'Honorine au moment où elle descendait de carrosse, détermina un jeune homme, qui passait, à la suivre: il s'avancait pour lui offrir la main, quand elle apperçut son ami, dont elle se hâta de prendre le bras. Ce premier petit événement n'avait pas bien disposé le jeune homme. Il se trouvait être de ceux qui se voyant préférés à d'autres en mille occasions, portaient par tout leurs prétentions à des privilèges et des préférences. Les premières contredanses étant dansées, il demanda à Honorine d'en vouloir danser une avec lui. Je ne le puis, Monsieur, répondit-elle

poliment; je suis engagée pour toutes les contredanses, avec Monsieur, qui paye mon billet et celui de ma compagne. Vous êtes fort heureux, dit le jeune homme à Florentin qui s'était approché. Oui Monsieur, répondit celui-ci, et je sens bien mon bonheur -- Ne serait-il pas permis de le partager avec vous, Monsieur, pour un seul instant? Mademoiselle est bien la maîtresse, dit Florentin, mais elle m'a dit qu'elle ne voulait danser ici qu'avec moi, et c'est déjà de sa part une faveur si grande, de venir dans un lieu comme celui-ci, que je ne puis rien exiger de plus de sa complaisance. De grace Monsieur -- dit le jeune homme avec quelque hauteur, et faisant mine de vouloir prendre la main de Mlle.



d'Userche. — Non Monsieur, cela ne se peut pas, interrompit Florentin. Venez Mademoiselle, on nous attend. La contredanse finie, le jeune seigneur s'approcha de Florentin, et lui demanda son nom. De Vienne, dit-il, le chevalier de Vienne. De Vienne, répéta l'autre en ricanant, le chevalier de Vienne! ce ricanement me déplait, dit Florentin fort bas, et en s'éloignant un peu d'Honorine. Demain à huit heures, si vous voulez convenir d'un lieu où nous puissions nous voir, je soutiendrai mon nom avec mon épée, contre un jeune homme, qui peut bien être encore mieux né que moi, mais qui ne parait pas fort poli. Je le veux bien, répondit l'autre. Je m'appelle le comte de \* \* \*. Vous me trouverez au

bois de Boulogne: et ils reprirent un air si honnête vis-à-vis l'un de l'autre, que toute autre qu'Honorine eût pris le change. Elle avait entendu et le nom et le bois de Boulogne, c'en était assez pour être sûre du rendez-vous, mais elle n'avait pas entendu pour quelle heure il était donné.

Après avoir encore un peu dansé, on se retira. Le fiacre d'Honorine s'arrêta à l'entrée de la rue où était l'hôtel de la Touche. Florentin en descendit. Honorine lui souhaita le bon soir de son ton accoutumé. Un peu plus loin elle descendit elle-même de voiture, et dit au cocher, que s'il voulait après avoir mis ses chevaux à l'écurie, passer la nuit devant l'hôtel de la Touche, et la venir avertir, aussi tôt qu'il en aurait vu sor-



tir un jeune homme, il y aurait un louis à gagner pour lui. Elle se nomma, pour donner plus de poids à sa promesse, et lui dit qu'il la trouverait dans la remise de l'hôtel d'Userche. Elle connaissait parfaitement cette remise, et l'endroit habité par le cocher et le palefrenier, car c'était par là qu'elle rentrait d'ordinaire, et c'était là aussi, qu'elle avait coutume d'attendre le fiacre que M<sup>lle</sup>. Thérèse allait appeler. Elle alla donc tout droit à la porte du cocher, fort bon homme et qui aurait tout fait pour sa jeune maîtresse. Elle le réveilla, et le pria de mettre le matin avant jour quatre chevaux sur une berline anglaise, fort douce et commode, qu'avait M<sup>d</sup>. d'Userche, et d'être prêt à la mener, au premier signe, où elle vou-

drait aller. Cela dit, elle alla changer d'habillement, fit un paquet de beaucoup de linge très fin, puis revint à la remise, attendre dans la berline même, le jour, et la venue de son commissionnaire. Là elle eut le tems de réfléchir sur la maniere dont il faudrait s'y prendre pour séparer les combattans, au cas que le combat parût devenir sérieux. Supposé qu'elle n'y réussit pas, elle voulait soigner le blessé quel qu'il fût, et si la vie de l'un des deux était mise en danger, elle voulait aider l'autre à s'éloigner. Mais Florentin, au cas que ce fût lui, ne serait pas parti seul. Voilà ce qui fut mûrement délibéré et résolu, car Honorine sentait très bien l'inconvenance qu'il y aurait à prévenir un médiocre péril, et quoi qu'elle éprou-



vât de l'inquiétude, elle avait quelque joye du courage que Florentin montrait, et de l'honneur qu'il ne manquait pas d'acquérir en toute rencontre.

A sept heures le cocher de fiacre parut. Les chevaux étaient mis, les laquais habillés, le palfrenier botté. Mlle. d'Userche seule dans la berline se fit conduire au bois de Boulogne.

Le comte de \* \* \* joignit Florentin avant le moment convenu. A peine faisait-il jour. Il avait quelqu'un avec lui. Votre second? dit-il à Florentin. Je n'en ai point et n'en veux point avoir, répondit celui-ci, je ne mêlerai jamais personne à une affaire désagréable, que je puis finir seul. Je m'en fie à vous. Voilà Monsieur, qui, si je suis blessé, aura soin de moi, comme il aurait eu

soin de vous. Il n'y a point entre nous de haine, il ne doit point y avoir de défiance, et en disant cela il jettait son habit, défaisait sa cravate et montrait sa poitrine à découvert. Mais, dit le comte de \* \* \*, s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux, nous pourrions être deshonorés. Cela est différent, dit Florentin, après un moment de réflexion et en renouant sa cravate. Ce sera donc pour une autre fois. Mais ce second où le prendrai je? Je serais fâché d'importuner pour cette bagatelle Mr. de la Touche, chez qui je demeure. Un nom aussi connu en imposa à l'autre jeune homme. Messieurs, dit son compagnon, je suis surpris que des gens comme vous aient querelle ensemble. Redites moi s'il vous plait



L'affaire. Cela serait-il si sérieux que je ne pusse vous reconcilier? --- J'ai ri d'une maniere qui a paru désobligeante à Monsieur, quand il m'a dit s'appeler de Vienne, que je croyais être le nom d'une famille éteinte. --- Pourquoi rire en effet? Il n'y a pas de nom auquel Monsieur ne me parût faire honneur. J'ai eu tort, dit le jeune homme. Eh bien embrassons nous, dit Florentin, au lieu de nous battre et soyons amis. M<sup>lle</sup>. d'Userche les avait suivis et s'était cachée à quelque distance de là. Les voyant s'embrasser elle retourna à sa Berline qu'elle avait laissée derrière elle, et s'arrêtant dans le chemin où ils devaient passer, elle se montra, et les salua avec toute l'honnêteté et la grace possible. Florentin rougit. Eh

quoi, dit l'autre jeune homme, ne voilà-t-il pas notre Hélène de hier au soir? Elle est dans un carosse aux armes d'Userche, les domestiques ont la livrée de cette maison. C'est en effet Mlle. d'Userche, dit Florentin : alors on ne douta plus, qu'il ne s'appellât de Vienne, ou n'eût droit à un autre nom tout aussi beau. On lui demanda pourquoi il n'était pas présenté; pourquoi on ne l'avait pas vu à Versailles, ni chez le Duc d'Orleans où l'on avait rencontré Mr. de la Touche. Je ne me soucie pas d'être fort connu, répondit Florentin, et même si vous vouliez ne pas parler de ce qui vient de se passer, vous m'obligeriez. Nous n'en parlerions que de maniere à vous faire honneur, dirent ces messieurs. J'en



suis persuadé, repliqua Florentin, mais j'aime encore mieux, qu'il n'en soit point parlé du tout. Dans ce moment Mlle. d'Userche passa auprès d'eux, et faisant aller lentement son carosse, leur dit : J'aurais eu soin de l'un ou de l'autre également. Messieurs, dit Florentin, après qu'elle eût passé, il ne nous est pas permis de parler puisque Mademoiselle d'Userche pourrait être compromise. Ils en convinrent, promirent de se taire, et allèrent de ce pas déjeuner ensemble fort amicalement. Honorine faisant presser ses chevaux se trouva au lever de sa Mere.

Se montrer brave, complaisant, généreux, n'était pas rare chez les jeunes gens de ma nation. Se taire était beaucoup plus difficile et beaucoup moins

commun. Le comte de \* \* \* ni son ami ne dirent pas précisément ce qu'ils avaient promis de taire, mais ils parlèrent si souvent de la belle d'Userche et cela d'un certain air mystérieux, qu'ils excitèrent un grand desir de la connaître, jusques là qu'un proche parent du comte, se rappelant l'âge et la fortune qu'elle devait avoir, trouva qu'elle serait un parti très desirable pour son fils.

Cette histoire sembla donc devoir faire du bien et du mal à Florentin. Du mal, en hâtant le moment où un rival lui disputerait Honorine, du bien, en lui donnant un ami qui pourrait le servir. Mademoiselle d'Userche en conçut les plus grandes espérances. C'est là dessus, qu'elle me voulait parler lors qu'au commencement du carême elle



m'obligea d'aller chez sa mere. Il lui semblait qu'on pouvait acheter à Florentin un régiment ou quelque autre charge militaire, dont on obtiendrait l'agrément par le comte de \*\*\*. Elle croyait que si les gens à qui Florentin devait le jour, ne voulaient pas en faire la finance, ils ne refuseraient pas l'argent qu'elle pourrait emprunter. Vous me connaissez assez, disait-elle, pour être ma caution; vous connaissez le bien, dont dès à présent je suis propriétaire, quoique vû mon âge, je n'en dispose pas. A ma majorité je payerai --- mais non ce sera plutôt que cela; ce sera en me mariant. Florentin vint aussi me parler de ce projet, et je promis de faire sonder ceux qui fourniraient à sa dépense. Ils se montraient assez généreux et assez ri-

ches, pour qu'on pût espérer de leur part ce que nous demandions, d'ailleurs j'étais prêt à emprunter sous mon nom la somme que voulait donner Mlle. d'Userche, si l'on consentait à la recevoir, et à en faire l'usage demandé.

Madame de \* \* à qui je parlai, m'assura tout de suite, que l'on ne consentirait à rien de pareil. Florentin dit-elle, pourrait songer un jour à se marier, et c'est ce qu'on ne veut point du tout. De ce moment je ne doutai pas que Mr. de la Touche et le donneur d'argent ne fussent un même homme.

J'allai trouver Florentin et peu s'en fallut, je l'avoue, qu'indigné d'un mystère et d'un manège si voisins de la fourberie, je ne lui disse et mes conjectures, et les plans qu'on faisait pour



lui, plans si contraires à ses desirs, et à ses espérances. Je me retins cependant, mais je lui dis que je prierais la personne, qui jusques là m'avait employé, de permettre que je la lui nommasse, afin qu'il s'adressât directement à elle, si elle n'aimait mieux prendre pour intermédiaire Mr. de la Touche, qui paraissait s'intéresser à lui tous les jours davantage. Et pourquoi vous retirez vous de moi, et de mes intérêts ? dit le jeune homme avec un attendrissement qui m'en donna. Je vous ai toujours aimé, et si vous l'aviez voulu, je vous aurais chéri, mais vous avez paru craindre de vous mêler de ce qui me regardait. Vous m'avez laissé presque entièrement à la conduite d'un autre enfant, plus

jeune encore que moi. Sans un zèle qui hâtaît sa raison, que serais-je devenu ? Pour toute réponse les larmes me vinrent aux yeux. Vous ai-je montré quelque disposition d'esprit ou d'humeur qui vous déplût ? reprit Florentin. Non, mon ami, non, au contraire. --- Eh bien ! pourquoi m'abandonner tout à fait ? --- Je ne puis pas faire pour vous ce que je voudrais, je ne puis faire quoique ce soit pour vous ; j'ajouterai, que je ne comprends plus rien à votre sort. --- Vous suis-je donc tout à-fait étranger ? --- oui mon ami. --- Et vous ne connaissez ni ne devinez mon pere ? --- Je ne le connais point. Etes vous heureux ici ? --- Je suis heureux quand je vois Honorine. --- Et Mr. de la Touche ? --- nous ne nous connaissons pas plus que le pre-



premier jour. --- A-t-il continué à prêcher devant vous les opinions que l'Eté dernier je combattais contre lui? --- Oh sans cesse! --- Et quel effet cela a-t-il fait sur vous? --- De ne savoir à quoi m'en tenir sur rien. Mais je n'y songe pas beaucoup. L'opéra, la comédie, mes leçons, mes promenades m'ont distrait de tout cela; Honorine à qui je redis tout, et qui est plus sérieuse, plus réfléchie et plus sédentaire que moi, a reçu des impressions bien plus fortes et plus vives. Pauvre Honorine! m'écriai-je. Que craignez-vous pour elle? dit Florentin troublé. Tout au monde, et rien de distinct, lui répondis-je. Un nuage noir semble couvrir votre sort à tous deux; il devient plus menaçant chaque jour et je tremble --- au reste ce

n'est pas seulement pour deux aimables enfans que je tremble; vous et votre Honorine n'êtes pas les seuls menacés; ma patrie toute entiere est à la veille d'une secousse épouvantable. Depuis quelque tems je songe à m'épargner la vue de ses maux. Je resterais pour vous, si je pouvais vous sauver de quelque danger, vous faire jouir de quelque bonheur, mais je ne puis rien, je l'ai déjà dit, et les craintes que j'ai pour vous ajoutent à ma tristesse, j'en pars plus vie -- voulez vous, Florentin, venir avec moi? Et Honorine! me répondit-il. Adieu Florentin, lui dis-je, la larme à l'oeil. Je le quittai et rentrai chez moi, d'où j'écrivis à Madame de \*\*\*.

Mes préparatifs de départ furent bientôt faits et je partis sans donner à



Florentin ni à Honorine aucun moyen de m'écrire. Tout en les aimant je souhaitais de ne plus entendre parler d'eux.

Honorine, à ce qu'elle m'a dit depuis, s'affligea et s'indigna de mon départ. Je devais selon elle, me dévouer à son jeune ami. A quoi pouvais-je mieux employer ma vie, qu'à lui épargner des peines, des dangers, des fautes? Je ne sais quelle sécurité que je lui donnais, disparut avec moi. A qui avoir recours désormais dans un embarras extrême? L'aventure du bal et du bois de Boulogne l'obligeoit aussi à plus de circonspection. Une fois connue on pouvait la reconnaître. Elle commença à craindre pour elle et pour son ami, et hors quelques instans, qu'il passait

avec elle le soir fort tard dans son jardin, ils ne se voyaient plus, se contentant de s'écrire plus assiduellement que jamais.

Bientôt on fit à Md. d'Userche pour sa fille des propositions de mariage. Md. d'Userche comme de raison ne trouvait pas qu'on dût se presser. Mais les tuteurs de la jeune personne pouvaient en juger autrement, d'autant plus que le parti proposé était brillant et avantageux de toute manière. Honorine désolée ne savait que faire ni que devenir. Heureusement elle put inspirer à sa mere une grande frayeur de quelques troubles, qui commençaient à éclater dans Paris, et elle vint à bout de la faire aller à la campagne un peu plus tôt qu'à l'ordinaire.



Avant de partir, elle écrivit au com-  
te de \*\*\*; Voici sa lettre.

„Me serais-je trompée, Monsieur, en  
„imaginant que je vous devais de brillan-  
„tes propositions d'établissement, faites  
„pour moi à ma mere et à mes tuteurs? on  
„les appelle brillantes, mais je n'y vois,  
„moi, qu'une source d'inutiles persé-  
„cutions. N'est-ce point vous qui avez  
„parlé avantageusement de moi à Mes-  
„sieurs de \* \* ou devant eux? Ils sont  
„je crois vos parens. Si c'est vous je  
„vous conjure de me débarrasser de  
„leur recherche. Plus ils vous intéres-  
„sent et plus vous leur devez de les  
„détromper de moi. Je ne me mon-  
„trai à vous au retour du bois de  
„Boulogne avec une sorte de solemnité  
„et d'affectation, que pour vous bien

„ dire que celle que vous aviez trouvée  
„ avec Mr de Vienne à un bal de gens  
„ fort peu distingués, l'avouait par tout,  
„ était déjà à lui et pour la vie. Vous  
„ pouvez affirmer que je suis promise  
„ irrévocablement. Il serait un moyen  
„ bien simple d'ôter à vos parens toute  
„ incertitude sur la conduite qu'ils doi-  
„ vent tenir, ce serait de leur dire de  
„ moi le mal que notre première ren-  
„ contre a pu vous en faire croire.  
„ Employez ce moyen, si vous ne le  
„ trouvez pas trop indigne de vous, et  
„ si vous jugez qu'il n'en retomberait  
„ rien sur mon jeune ami, dont vous  
„ avez aussi fait le vôtre. Soyez le sien,  
„ Monsieur le Comte, je vous en conjure.  
„ Il a besoin d'un ami. J'engage ma  
„ mere à partir incessamment pour la



„ campagne. Mon jeune ami privé de  
 „ moi, reste seul. Il ignore mes raisons  
 „ pour m'en aller. C'eut été l'inquiéter  
 „ inutilement, que de lui dire les vues  
 „ que l'on a sur moi; vous lui direz à  
 „ cet égard ce que vous jugerez con-  
 „ venable, et lui montrerez ou non ma  
 „ lettre, comme il vous plaira. Vous ne  
 „ pouvez pas manquer d'y voir la preu-  
 „ ve de ma sincère et parfaite considé-  
 „ ration. „

Un autre soin qu'elle prit ce fut d'é-  
 tablir Mlle. Thérèse, en la mariant à  
 Gaspard. Défaisons nous des témoins  
 de nos jeunes folies dit-elle à Florentin,  
 et prenons des domestiques à qui nous  
 n'aurons pas appris le rôle de complai-  
 sans et de fripons.

Arrivée à la campagne qu'elle la trouva

lugubre et déserte ! Les beaux jours renaissants avec la verdure et les fleurs, ne lui faisaient plus de plaisir. Inquiète et solitaire elle regrettait Dieu et Florentin. Celui-ci ne l'abandonnait pourtant pas ; il lui écrivait sans cesse. „ Le „ comte de \*\*\* est „, disait-il „ ma seule „ ressource. Il m'a montré ta lettre, „ et m'a parlé de toi avec admiration. „ J'ai pris confiance en lui, et lui ai fait „ mon histoire, celle de mon nom et „ de toutes les obscurités qui ont toujours environné mon existence. Il pense à croire, que j'appartiens à des „ gens encore plus élevés que Mr. de „ la Touche, avec cela il trouve que „ je te ressemble un peu. Nous nous „ voyons presque tous les jours, car si j'en „ passe deux sans l'aller voir, il vient



„chez moi. N'est-il pas bien extraor-  
„dinaire que Mr. de la Touche en pa-  
„raisse fâché? Il ne sait, ou ne veut  
„pas, devenir mon ami, et cependant  
„il parait fâché que j'en aye un autre.  
„Te souvient-il de son inquiétude,  
„quand ta mere me salua d'un air de  
„connaissance? Que cette inquiétude  
„nous fut fatale! sans elle je serais peut-  
„être devenu chez ta mere comme l'en-  
„fant de la maison. Au reste le comte  
„ne pense pas qu'il pût te débarrasser  
„de ses parens. Il le tentera, mais  
„c'est à ta fortune qu'ils en veulent,  
„et il ne pourra pas la diminuer à leurs  
„yeux, pour te plaire, ni leur persua-  
„der qu'un engagement, dont ta mere  
„et tes tuteurs n'ont aucune connais-  
„sance, soit en effet irrévocable. Tu

„résisteras, Honorine, et ton Floren-  
 „tin sera heureux de ta constance en  
 „attendant qu'il le soit de ta pos-  
 „session. „

On peut juger qu'Honorine n'était pas  
 lente à répondre, ni laconique dans ses  
 réponses. „Je hais de plus en plus „, di-  
 sait-elle, „ton Mr. de la Touche. Ne  
 „viens pas, comme tu l'as fait d'autres  
 „fois, me présenter une longue liste  
 „de ses bontés. Je les sais par coeur et  
 „ni plus ni moins je le hais. Malgré  
 „lui nous nous verrons ; si ce n'est  
 „pas tambour battant, ce sera du moins  
 „en plein jour, et supposé qu'on en  
 „murmure cela amenera une crise. J'en-  
 „trerai tout à l'heure dans ma dix-sep-  
 „tième année. . . . .

. . . . .



„N'arriveras-tu pas bientôt? Je suis  
 „d'une tristesse mortelle. Les inquié-  
 „des de l'Abbé de la Tour ont passé  
 „jusqu'à moi. Serions nous destinés à  
 „croire toujours à quelque fable? Peu  
 „s'en faut que je ne croye aux pressen-  
 „timens et aux rêves. Je sais bien que  
 „c'est ma crainte qui enfante ces chi-  
 „meres, mais ma crainte aussi me rend  
 „incapable de les faire rentrer dans le  
 „néant. Je vois, j'entends encore,  
 „après que je me suis dit cent fois qu'il  
 „n'y a rien que je puisse voir ou en-  
 „tendre. Oh, le triste château! Je ne  
 „sais quoi de sinistre l'habite. Les vents  
 „y sifflaient-ils, y criaient-ils, autre-  
 „fois comme à présent? . . . . .  
 „ . . . . . , . . . . .  
 „Je fais arranger le pavillon, c'est

„ une occupation à mon oisiveté in-  
„ quiète et vagabonde. Des deux cô-  
„ tés de l'entrée, autour de la petite  
„ esplanade, je laisse les broussailles,  
„ le rosier sauvage, le houx, l'épine et  
„ quelques petits chênes, qui sont ve-  
„ nus du gland que je mis en terre il  
„ y a plus de douze ans. J'ai fait là  
„ dedans des niches du côté opposé à  
„ celui par lequel on arrive; de l'au-  
„ tre j'ai rendu le sentier plus lar-  
„ ge, et j'y ai mis des plantes de vio-  
„ lettes et de muguet, cela peut s'ap-  
„ peller semer des fleurs devant tes  
„ pas. Dans les niches qui sont vis-à-  
„ vis, j'ai placé des bancs; les uns  
„ sont vus du sentier et du pavillon,  
„ d'autres sont tout à fait cachés, mais  
„ ceux là doivent s'appeller des sieges



„plutôt que des bancs, une seule  
„personne pourra s'y asseoir et ils ne  
„nous sont pas destinés. Mais écoute  
„le grand changement que j'ai fait. Tu  
„aurais pu ne pas remarquer les autres,  
„celui-ci te frappera. Il y a des in-  
„stans où j'y ai regret. Tu sais la haye  
„qui dérobaît la vue du torrent et qui  
„aurait empêché une amante désespérée  
„d'imiter Sapho. Je l'ai fait arracher.  
„L'épine fleurie, le volubilis blanc et  
„couleur de rose n'ont pu me toucher.  
„J'ai détourné les yeux d'un nid qu'on  
„détruisait. La haye n'est plus. Le pré-  
„cipice est à découvert: on voit le tor-  
„rent qu'on ne faisait qu'entendre. Met-  
„trai-je une balustrade légère entre  
„l'abyme et moi? Je dis légère, car je  
„ne la veux pas solide; il faut la pou-

„voir briser et franchir. Quand la vie  
„serait devenue affreuse, quoi de plus  
„heureux qu'une facile et prompte mort! „

Dans la réponse à cette lettre Floren-  
tin annonçait son prochain départ de  
Paris.

„Bientôt nous serons rejoints „, disait-il,  
„Ce matin, voyant faire des préparatifs  
„de départ, je suis allé chez Mr. de la  
„Touche, et lui ai demandé si c'était  
„son intention que j'allasse à la cam-  
„pagne avec lui. En avez-vous douté?  
„m'a-t-il dit avec quelque embarras.  
„Vous ne m'aviez rien dit là dessus,  
„lui ai-je répondu. Mon cher cheva-  
„lier, a-t-il repris, vous n'êtes point  
„confiant, et tout aimable que vous  
„soyez vous n'avez rien qui invite à la  
„confiance. J'allais je crois lui répon-



„dre que c'était lui plus que moi qui  
„méritait ce reproche, je pensais du moins  
„à lui dire cette incontestable vérité,  
„quand on a annoncé . . . . devine qui? —  
„Le pere de ton prétendu. Ils se sont  
„baisés au front et fait mille singeries  
„d'intimité, mais avec des physionomies  
„bien différentes. L'un, tu sais comme  
„il est, l'autre a l'air assez bon homme  
„et le ton presque bavard. J'ai appris,  
„a-t-il dit, que vous partiez pour la  
„province, et comme je sais que votre  
„terre n'est pas loin de celle de Md.  
„d'Userche, je viens vous prier de vous  
„charger d'une liasse de papiers, que  
„je ne puis pas envoyer par la poste,  
„et que je ne confierais volontiers qu'à  
„un homme comme vous. Je ne vais  
„point chez cette femme, a dit Mr. de

„ la Touche. Mais le Prince de \* \*  
„ continuait de parler, sans remarquer  
„ seulement qu'on lui répondît, de sorte  
„ que ce dialogue était un vrai duo où  
„ l'on parlait incessamment ensemble. Le  
„ Prince. Vous m'obligerez fort de re-  
„ mettre ceci en main propre. Le Marq.  
„ C'est ce que je ne puis du tout vous  
„ promettre. Le Prince. Ce sont des  
„ papiers de famille. Le Marq. Je  
„ n'ai pas la moindre relation avec ces  
„ gens là. Le Prince. Tout est là ;  
„ tout est prouvé, ancienneté, illus-  
„ tration, alliances. On trouvera soit  
„ l'original, soit une copie authentique  
„ de tous les actes. Veuillez donc Mon-  
„ sieur mettre ce paquet dans votre bu-  
„ reau. Je ne m'en charge pas Mon-  
„ sieur, a dit le Marquis. Monsieur, ai  
„ je



„ je dit , lassé de cet imbroglio , je m'en  
 „ charge , et je promets , foi d'honnête  
 „ homme , de le mettre entre les mains  
 „ de Madame ou de Mademoiselle d'User-  
 „ che. J'ai aussi-tôt pris le paquet , et  
 „ je m'en suis allé , laissant ces Messieurs  
 „ surpris tous deux à ce qu'il me pa-  
 „ raissait , l'un de mon action , l'autre  
 „ de sa propre confiance en un in-  
 „ connu. --- Nous partons au premier  
 „ jour , et je me flatte de faire fuir  
 „ les ombres qui t'effrayent , les reve-  
 „ nans qui t'obsèdent. Pourquoi mettre  
 „ à nu cet épouvantable précipice ?  
 „ Mais je saurai , j'espere , en détour-  
 „ ner tes yeux et les fixer sur ton Flo-  
 „ rentin. „

P. S. „ Le Marquis m'a fait appeller.  
 „ Comptez-vous , Monsieur , remettre ces

„papiers en main propre? — Oui, Mon-  
„sieur, puis que je l'ai promis. Il m'a  
„paru troublé. — Ne pensez vous pas  
„que ce soit pour un mariage? — Peut-  
„être, Monsieur. — C'est un très grand  
„parti que ce jeune homme là. La  
„mere ferait fort bien de donner sa  
„fille. Il ne vous a pas nommées. Qu'est-  
„ce que cette aversion, cet intérêt,  
„cette émotion? Je n'y comprends rien.  
„J'irai droit au château avec mes pa-  
„piers, et te les remettrai fidèlement,  
„mais tu ne les montreras que quand  
„il te plaira, ou tu les renverras. Si  
„je ne te trouve pas au château, j'irai  
„te chercher au pavillon. „

Ce fut en effet près du pavillon, qu'il trouva Mademoiselle d'Userche. Elle était debout, la vue fixée sur le tor-



rent avec une attention si profonde, qu'elle ne l'apperçut pas d'abord. Honorine ! Honorine ! lui dit-il fort bas, crainte de l'effrayer. Elle fit un cri et fut quelques instans sans reprendre ses sens. Ah Florentin ! mon cher Florentin, lui dit-elle, en jettant ses bras autour de son cou. Ah ! c'est donc toi. Je désespérais de te jamais revoir. Et des larmes en abondance s'échappaient de ses yeux. C'était la première fois qu'il voyait pleurer Honorine. Qu'as-tu donc, qu'est-ce qui t'afflige ? lui dit-il effrayé. Rien, dit elle, que je puisse expliquer ; mais en attendant que j'aye perdu tout bonheur, toute espérance de bonheur, j'ai perdu mon caractere, j'ai perdu mon courage, je tremble sans cesse, je crains tout le monde, mais sur-

tout je crains et je hais ton Marquis. Cet homme si concentré sait ou machiner quelque chose contre nous. Ne m'a-t-il déjà pas ôté une idée qui m'était douce et consolante? Je regrette Dieu, Florentin, avec lui je n'étais pas si seule que je le suis à présent. Je n'ai plus d'autre Dieu que toi, et quand tu me manques, tout me manque. Tu es moins isolé et tu pouvais, toi, te passer d'un Dieu. Tu as quelque amitié pour le comte de \* \* \* tu en avais pour l'Abbé de la Tour, moi je n'en ai jamais eu pour personne. Tu sens quelque reconnaissance pour le Marquis, et moi je ne sens rien pour ma mère. Pardon cher Florentin d'une réception si triste; laisse moi pour le moment, et reviens ici demain sur le soir, j'espère que je serai moins mal disposée.



Le lendemain ils se revirent comme ils se l'étaient promis. La tristesse d'Honorine, modifiée par le plaisir de voir Florentin, était plus douce, et Florentin, un peu plus accoutumé à cette tristesse, y sympathisa mieux. Ils s'affligèrent, se consolèrent, espérèrent ensemble, et peu s'en fallut que l'attendrissement mutuel n'exaucât un vœu, qu'autrefois l'impatient Florentin n'aurait seulement osé exprimer. On le repoussait pourtant encore. Pourquoi? dit-il doucement -- de peur de ne te plaire plus. Ne t'ai-je pas dit, que tu étais désormais mon Dieu, comme mon univers? Où me réfugier, à qui me plaindre, si tu m'abandonnais? Le néant seul me reste, c'est ma ressource, ce serait mon refuge, dit-elle en montrant

le profond torrent. Ils se séparèrent en convenant de se revoir.

En arrivant chez lui, le Marquis avait trouvé une lettre du Prince de \* \* \*.

„ On m'a soutenu, disait - il au Marquis, qu'un jeune homme que vous avez chez vous, et que l'on nomme le Chevalier de Vienne, aimait Mlle. d'Userche et en était aimé, qu'il y avait même des engagemens réciproques, et que mes tentatives étaient parfaitement inutiles. Je pense mon cher Marquis, que vous en sauriez quelque chose, et je vous prie en grace d'instruire votre dévoué serviteur. „

Le courier retournant à Paris fut chargé le soir même de cette réponse.

„ Vraiment oui, mon cher, j'en saurais quelque chose, mais rien n'est si



„faux. Le jeune homme savait qu'il  
„était question d'un mariage, et que  
„vos papiers étaient relatifs à cela, et  
„non seulement il s'en est chargé, mais  
„il vient de les porter tout courant  
„chez Md. d'Userché, et une demi heure  
„après il est revenu fort tranquille de  
„cette expédition, qui eût désolé un  
„amoureux. Sa vocation n'est pas pour  
„le mariage, d'ailleurs il sera trop bien  
„conseillé pour se montrer jamais le  
„rival de Monsieur votre fils. „

Le courier suivant porta une lettre  
anonyme au comte de \* \* \*. Monsieur  
de la Touche ayant mandé un vieux  
secrétaire établi à deux lieues du châ-  
teau, ce fut à sa main tremblante que  
cette lettre fut dictée.

„Monsieur le comte, vous êtes ami

„ du jeune Chevalier de Vienne. Vou-  
„ driez-vous bien en cette qualité l'aver-  
„ tir de ne songer à aucun autre établis-  
„ sement qu'à celui qu'il pourrait trou-  
„ ver dans les ordres ecclésiastiques ou  
„ dans l'ordre de Malthe. On pourrait  
„ objecter, relativement à ce premier par-  
„ ti, la ruine dont est menacé le clergé  
„ de France, mais en Italie et en Espagne  
„ la chose est différente, et les protecteurs  
„ du jeune homme y ont des relations.  
„ Quelque obscurité sur sa naissance se-  
„ rait peut-être une difficulté à Malthe,  
„ mais on pourra se procurer des clar-  
„ tés, ou employer des protections tou-  
„ tes puissantes. Si le Chevalier n'agrée  
„ aucun de ces deux partis, il court ris-  
„ que d'être entièrement abandonné.„

Le Comte renvoya aussi-tôt cette let-



tre à M<sup>lle</sup>. d'Userche, et lui apprit en même tems, ce que le Prince de \*\* avait écrit à Mr. de la Touche, et ce que celui-ci avait répondu.

Le vieux Secretaire, dont Mr. de la Touche avait été forcé de faire à un certain point son confident, était homme d'esprit ; il hazarda quelques questions et Mr. de la Touche lui dit, que l'on avait l'imbécillité de croire que le jeune homme dont il s'agissait, était aimé de M<sup>lle</sup>. d'Userche et en intelligence avec elle, au point qu'il y avait entr'eux les plus sérieux engagements. L'imbécillité ! dit le vieux secretaire, je suis moi, un des imbécilles qui ont cette opinion, et déjà avant ce que vous venez de me dire, je me doutais qu'il était amoureux. Or, quand on est fait comme

lui, amoureux et aimé c'est synonymé. Bon! dit le Marquis. Un enfant comme celui-ci à qui l'on n'a jamais parlé de l'amour! C'est bien à son âge qu'on va s'embarasser l'esprit d'amour! N'a-t-il pas assez d'autres choses en tête? Je lui parle de chasse et de chevaux, je lui donne des livres de physique, d'histoire, de guerre, de philosophie, et jamais aucun roman. Est-il toujours à vos côtés, dans votre poche? dit brusquement le secrétaire. --- Non, mais . . . --- Eh! croyez donc qu'on ne dort pas tout le tems qu'on n'est pas avec vous, et qu'il se passe aussi quelque chose où vous n'êtes pas. Beaucoup de gens qui, à la cour même, se préparent à faire une révolution, n'en avertissent pas Louis XVI. Voulez vous, Monsieur le Marquis, que j'épie ou fasse



épier un jour ou deux notre jeune homme ? Oui, dit le Marquis, si cela peut vous satisfaire, je le veux bien, mais vous ne me nommerez jamais, comme étant entré dans vos soupçons. Le vieux secrétaire le promit, et fit promettre à son tour, qu'on ne ferait, quoiqu'on découvrit, aucune peine au jeune homme. Ce n'est pas, dit le Marquis, m'engager à grand chose ; la supposition que vous faites n'est qu'une chimere absurde. Le lendemain de cette conversation Florentin ne quitta Mr. de la Touche, que pour aller jouer au trictrac avec le vieux secrétaire, il se promena ensuite avec lui et ne s'écarta pas une minute. Mr. de la Touche qui n'avait pas laissé d'être inquiet tout le jour, s'alla coucher tranquille, et voyant

le jeune homme se retirer dans sa chambre , il jeta un coup d'œil triomphant sur le soupçonneux vieillard.

On commençait à craindre pour les châteaux de la noblesse de France , dont-il était plus court de détruire , que de racheter les droits féodaux. D'après cette idée Mr. de la Touche ouvrit quelques armoires et quelques vieux bureaux, dont-il ôta les papiers les plus importants , pour les cacher dans des endroits où il ne croyait pas qu'on s'avisât de les chercher , en laissant pourtant assez pour qu'on pût croire qu'il n'y en avait pas d'autres. Parmi ces papiers étaient quelques boîtes , quelques étuis , quelques bourses du vieux tems , qu'il donna au secrétaire , et un portefeuille encore presque neuf , qu'il donna à Flo.



rentin. Il en chercha la clef, la trouva, l'essaya, et mit le portefeuille ouvert entre les mains du jeune homme, après quoi il alla pourvoir à la sûreté de ses archives. Je vais voir pêcher, dit Florentin, et en effet il passa auprès des pêcheurs, qui arrêtaient du poisson avec des filets au bas du torrent dont - il vient d'être parlé. Puis montant rapidement la pente, il se trouva auprès d'Honorine qui l'attendait. J'ai retrouvé ma hardiesse et tout mon caractère, lui dit - elle, dès qu'elle le vit, on nous pousse à bout, et nous n'avons plus rien à ménager. Tiens, lis ces lettres. Florentin pâlit et frémit de colere. Je suis ravie, dit Honorine: on nous force à prendre un parti. Sera-ce celui de la fuite, ou d'une déclara-

tion publique de tous les droits que tu as acquis sur moi, et auxquels j'en ajouterai si tu veux d'autres, ou du moins je dirai que tu les as tous. Tu y penses, Florentin, ainsi que moi, mais pour l'heure ne restons pas ensemble. J'ai vu quelqu'un qui peut-être épiait le moment où nous serions ici, on s'est sauvé : peut-être reviendra-t-on nous écouter ou nous surprendre. Reviens demain matin à neuf heures et prends des pistolets avec toi. Demain, répète Honorine. Demain à neuf heures, dit Florentin.

Des deux personnes, qui s'étaient postées près des avenues du pavillon, la plus éloignée avait couru dire au secrétaire qu'Honorine y entrait, l'autre s'en était approchée, et avait entendu



distinctement Demain -- Demain à  
neuf heures.

Déjà avant neuf heures Honorine at-  
tendait Florentin. Florentin arriva, mais  
à pas lents et avec un visage où la con-  
sternation et la douleur étaient peintes.

Qu'as-tu donc cher Florentin, dit Ho-  
norine, es-tu malade? Non -- Je ne sai. --  
Quelle disposition, Florentin, que la  
tienne, pour une résolution qui deman-  
dera du courage et de la vigueur! --  
Ah! chere Honorine, tu es bien loin  
d'imaginer de quelle espèce de courage  
nous aurons besoin. -- Qu'y a-t-il donc?  
tu m'effrayes -- qu'as-tu appris? que  
viens tu me dire? -- Mon pere . . . --  
Qui? -- Est aussi le tien; ta mere est  
la mienne. Nous sommes nés tous deux  
du Marquis et de ta mere. Après avoir

prononcé ces mots d'une voix faible et hésitante , Florentin assis baissa la tête et couvrit son visage de ses deux mains. Honorine resta quelque tems sans parler. D'où le sais-tu, dit-elle enfin avec assez de sang froid. Tu vois ce portefeuille, dit Florentin : soit négligence et oubli de ce qu'il contenait, soit dessein de m'instruire, il m'a été donné ouvert comme le voilà. Tiens, lis d'anciennes lettres trop claires. Non, dit Honorine, je te crois, d'ailleurs tu m'étonnes peu, cela devait être, et j'aurais du m'en douter. Je crois que l'Abbé s'en est douté. Où aurions-nous pris une conformité si grande, une si parfaite sympathie, pourquoi aurions-nous aimé les mêmes chants, les mêmes couleurs, les mêmes odeurs, si nous ne fussions  
nés



nés des mêmes parens? Il fallait que je fusse ta sœur, pour t'aimer autant que je t'aime. Florentin tendit une de ses mains à Honorine, mais sans la regarder. Si j'ai été plus active que toi, c'est que je pouvais davantage. Je ne pouvais rien, dit Florentin. J'aurais aussi tout fait pour toi. Et des larmes coulaient de ses yeux. Il ne faut pas pleurer, lui dit Honorine, en baisant la main qu'elle tenait, il faut fuir au plus vite l'homme odieux et la femme méprisable, dont tu tiens une si triste existence. La mienne est indépendante d'eux, ils ont beau m'avoir donné le jour, je les dédaigne trop pour croire leur appartenir. Il faut les fuir au plus vite. Eux qui n'ont rien respecté, quand il s'agissait de leurs plaisirs, ils respecte-

raient peut-être aujourd'hui mille préjugés, dont ils combattraient notre bonheur. Il faut les fuir avant qu'ils soupçonnent notre liaison, et avant qu'ils sachent que nous soyons instruits de leurs crimes. Quoi, chère Honorine, tu braverais? — Je braverai tout; la misère, la mort, l'ignominie. — Mais ce que tu appelles un préjugé... — Il n'exista pas même partout, ni toujours. Les enfans d'Adam, pour ceux qui croient à Adam, se marièrent entr'eux. Le vertueux Abel si aimé de Dieu, à ce qu'on dit, n'eut-il pas sa sœur pour femme? Et les rois d'Egypte! et cette nation entière dont j'ai oublié le nom! s'il a plu à quelques hommes de qualifier de crime, ce qui avait paru bon et simple à d'autres, que m'importe! Che-



« Hé Honorine ! dit Florentin en serrant affectueusement la main de sa sœur. Elle l'embrassa. Je ne serai si tu veux que ta sœur. Je puis tout faire pour toi, je puis même respecter d'absurdes scrupules, mais je ne m'exposerai pas à être séparée de toi pour jamais. Il faut partir et cela aujourd'hui même, à cette heure. J'ai apporté des bijoux et de l'argent, sous ma robe je suis vêtue en homme. Il y a longtems, que je desire une catastrophe pareille à celle-ci, et que je m'y prépare tous les jours. Mais Honorine, cet homme que tu hais est pourtant mon pere; le ferai-je mourir de douleur? -- Il ne mourra point de douleur, et quand il en mourrait qu'importe! j'ai trop bien compris les leçons qu'il te donnait pour être susceptible

de la moindre ombre de remords. Il m'a ôté toute pensée d'un Dieu et d'une existence future, si c'est un mal qu'il ait fait, qu'il en porte la peine. Mais encore un coup, il ne mourra point, il me trouvera plus conséquente à ses principes qu'il ne l'eût prévu, et voilà tout. Je suis moins conséquent que toi, chère Honorine, soit faiblesse, soit vertu, je me sens moins de résolution, je plains cet homme . . . . mon père. Il se dira, c'est ma faute, et n'en sera que plus affligé. — Je comprends cette faiblesse, dit Honorine, mais auras-tu plus de force pour soutenir mon malheur à moi, ton malheur — notre séparation? — Que dis-tu Honorine! non non! je ne puis m'y résoudre non plus. Il faut pourtant choisir, dit Honorine,



d'une voix ferme et posée. Mais je le vois tu n'as pas la force de choisir, et le choix est difficile en effet entre un pere qui t'a longtems négligé et ne t'a jamais reconnu, et une fille qui t'adore! . . . . Eh bien, dit-elle en se préparant d'un air indifférent et tranquille à sortir du pavillon, il faut vous épargner la peine d'un plus long combat, et après avoir fait quelques pas avec lenteur et réflexion, tout à coup elle s'élança vers le précipice. Arrête! arrête! s'écrie Florentin, je promets tout, je ferai tout. Honorine qui avait ralenti son mouvement, se sent retenue et se retourne. Ses yeux se tournent sur un objet qui parait l'étonner. Ceux de son frere suivent les siens. Que voyent-ils tous deux? Leur pere évanoui.

S'étant tenu caché derrière les broussailles, dont avait parlé Honorine, il n'avait pas perdu un mot de l'affreuse conversation de ses enfans, et lorsque déjà à demi anéanti de douleur et de confusion il avait voulu arrêter sa fille courant à la mort, au premier pas qu'il avait tenté de faire, il était tombé sans mouvement et sans connaissance. Florentin le releva et le secourut, mais Honorine fidelle à l'horreur qu'il lui avait inspirée, s'assit vis-à-vis d'eux, les regardant sans dire un mot, sans faire un geste de pitié ou d'intérêt.

Que prétendez-vous faire à présent? dit-elle à Florentin. Vous ne voudrez pas abandonner Monsieur, je ne vous en presse plus, et cependant si vous me laissez seule ici je ferai ensorte que



vous ne me revoyez jamais. Non que je veuille commencer par me donner la mort, je publierai auparavant votre naissance : ce qu'elle a d'honorable effacera aux yeux de bien des gens ce qu'elle a de honteux ; un doute fâcheux sera du moins détruit, et vos parens seront forcés de vous faire une fortune qui rachete, en quelque sorte, les maux auxquels ils vous avaient voué. Le Marquis ni son fils ne répondaient rien, Honorine reprit la parole. Venez donc au château l'un et l'autre, leur dit-elle, nous dirons à Md. d'Userche que tout est découvert. Venez. Et leur faisant signe de passer devant elle, elle serra la main à Florentin, en lui disant : du moins je te verrai. Un peu adoucie alors et attendrie autant par le son de

ses propres paroles, que par le regard plein de tendresse et de douleur que jetta Florentin sur elle, elle se mit à pleurer, et les suivait à quelque distance en pleurant.

Je ne décrirai pas ce qui se passa au château à leur arrivée. Quand Honorine m'en a voulu parler, les traits du tableau devenant aussi ridicules qu'ils étaient sombres, elle l'abandonnait. Le soir étant venu, et le Marquis voulant se retirer, Honorine dit à Florentin : reste ici. Reste auprès de ta sœur. Qu'elle te serve, te soigne, te voye. Donne-lui quelque moyen de s'accoutumer à son sort. Fais-moi trouver, Florentin, quelque douceur dans nos nouvelles relations. Ah! Mademoiselle, lui dit le Marquis, souffrez que le soir



du moins il ne me laisse pas retourner seul chez moi. Si vous saviez ce que j'éprouvé ! Et moi, Monsieur, dit Honorine avec dédain, croyez vous que je ne doive rien sentir ? Je reviendrai demain matin, dit le jeune homme. Dans tout cela Madame d'Userche était comme étrangère à ce qui se passait. La discrétion avait éloigné l'abbé Théodore, le soir on le rappella, et à l'heure accoutumée on reprit les cartes ou les dez.

Florentin revint en effet le lendemain de très bonne heure. Il avait l'air plus sombre et plus défait que la veille. Le Marquis, qui ne l'avait pas encore vu ce jour là, le suivit de près. Il était presque méconnaissable. Je ne puis rester seul, dit-il à Florentin, et

L'embrassant pour la première fois de sa vie, il ne put retenir ses pleurs. Ils restèrent tout le jour et revinrent le lendemain et les jours suivans. Cette douceur qu' Honorine espérait du seul plaisir de voir son frere, elle l'y trouvait quelques fois. Ils n'avaient jamais mangé ni passé des journées entières ensemble, et cette jouissance était aussi précieuse que nouvelle. Assise à côté de lui, lui versant à boire, lui présentant des fruits, recevant de lui tout le jour mille services, mille soins affectueux, elle pleurait, souriait, soupirait tour à tour.

Florentin était plus triste qu'elle. Envain il cherchait dans étude des forces et de la distraction; envain il courait à la chasse, fatiguait ses chevaux,



s'excédait lui même , il ne trouvait ni plaisir dans cette agitation , ni repos dans sa lassitude. Son existence n'était supportable qu'auprès de sa sœur. Quelques fois il lui tendait une main tremblante, et la voulait ensuite retirer. Imbécille! disait Honorine, laisse la moi, je la couvrirai de larmes.

La situation du Marquis était peut-être plus douloureuse encore. Son fils essayait envain de dissiper un chagrin que sa propre douleur ne cessait d'entretenir. Honorine gardait avec lui un silence sévère qu'elle n'interrompait quelques fois que par des questions fâcheuses, vu les objets qu'elles rappelaient. Un jour elle lui demanda, si c'était à dessein qu'il avait donné le portefeuille. Il l'assura que non. Pour-

Pourquoi, lui dit-elle un autre jour, ne pas faire profiter Florentin de cette loi favorable aux enfans, qui ordonne qu'ils seront réputés appartenir au mari de leur mere? Il était de notorieté publique, répondit le Marquis, que le mariage n'avait pas été consommé. — N'aurait-on pas pu casser ce mariage? — Peut-être. — Pourquoi ne le tentiez-vous pas? — Je n'aurais pu, quand je l'aurais voulu, épouser votre mere, ni donner un état à un enfant conçu tandis qu'un autre mariage aurait subsisté. Le lendemain se rappelant cette conversation, elle la reprit, comme si dans l'intervalle elle n'eût songé à autre chose. Pourquoi, dit-elle, ne pas faire de moi comme de Florentin? vous auriez pu du-moins nous faire élever ensemble et comme



frere et soeur. — Cela eût été assez difficile. L'on aime mieux vous faire jouir de la faveur de cette loi que vous avez citée. D'ailleurs je vous avouerai que j'avais des doutes. Votre mere paraissait être fort bien dans ce tems là avec le Duc de \*\*\*. Quoi! je pourrais n'être pas votre fille! s'écria Honorine avec un mouvement de joye. Vous l'êtes, reprit le Marquis humilié. Mes doutes ont été entierement dissipés. On m'a trop bien traitée, dit amèrement Honorine. On m'a donnée pour fille à un homme d'esprit et de mérite qui, à ce que je pense, n'a point cru être mon pere, et qui m'a aimée comme s'il l'était. Le contraire est arrivé au pauvre Florentin. Au reste, Monsieur, ne voyez dans mes discours qu'une curiosité bien

naturelle sur des objets qui m'intéressent uniquement. Je ne songe pas à vous faire le moindre reproche. Vous n'en méritez aucun. Celui qui n'a cru à aucune vertu, n'a du en respecter aucune. S'il n'y a point de devoir, on n'en peut point trahir. Seulement il faudrait permettre aux autres les mêmes conséquences que vous avez tirées pour vous de vos principes. — Je voudrais Mademoiselle ne les avoir point eus. — Pourquoi, s'ils sont vrais? — Je voudrais surtout n'en avoir point parlé. — Je dirai encore pourquoi? J'aime sur ce point l'indiscrete sincérité des gens d'esprit. Heureusement pour le vulgaire ils lui apprennent à n'être pas plus qu'eux la dupe des préjugés qu'ils ont secoués. Les hommes qu'on admire le plus, ont



fait comme vous. Voltaire, le grand Frédéric, et beaucoup d'autres n'ont eu à cet égard rien de caché pour le reste des hommes. Ils pensaient peut-être qu'ils seraient morts avant qu'on eût bien pris leur doctrine au mot, et se mettaient peu en peine de ceux qui viendraient après eux. Se taisant ensuite, puis sortant de ce silence comme d'une léthargie, Honorine disait : J'ai entendu parler quelques fois de l'honneur, mais il m'a semblé que ce n'était que certaines vertus non pas tant possédées, que reconnues ou supposées. Cet honneur aussi est une chimère, qui tombera avec celle des vertus. On commence à massacrer assez impunément, et soit tristesse ou raison chez moi, cela ne me fait aucune peine. Le droit du

plus fort, seul droit fondé et soutenable, s'établit. Le frein des supplices est nécessairement détruit, quand ceux qui les infligeaient sont devenus plus faibles que ceux à qui on les eût infligés, et l'enfer à présent n'effrayant presque personne, chacun fait tout ce qu'il a l'envie ou la force de faire.

Les raisonnemens d'Honorine furent rarement très suivis; mais en différentes occasions elle dit tout ce que je viens de rapporter, et beaucoup d'autres choses analogues à celles là; tantôt l'une, tantôt l'autre; et cette façon de voir et d'apprécier les objets n'a plus varié chez elle. L'amour pur de la chose publique, dit-elle, est aussi rare et on l'enseigne aussi peu, que tout autre amour pur. Qu'on se tourmente tant  
qu'on



qu'on voudra, on n'obtiendra rien des hommes, que'n leur promettant du plaisir ou de l'argent, et on ne les fera s'abstenir de rien, qu'en les menaçant de l'enfer ou de la potence.

Quelques fois, quand le Marquis l'avait écoutée avec une grande douceur, lui avait répondu avec une grande patience, elle avait une sorte de pitié de cet esprit exorcisé malgré lui, et forcé de répondre à celle qui l'évoquait. Oh! qu'il la méritait bien, cette pitié! A la fin sa santé succomba à une maniere d'être si nouvelle. Il tomba malade, et son mal se déclara si subitement, qu'un soir il ne put retourner chez lui. On le soigna chez Md. d'Userche, avec une intelligence et une assiduité extrêmes. Florentin faisait beaucoup pour

son pere, Honorine faisait tout pour Florentin. Le vieux secretaire vint les aider à servir leur malade, et dès qu'il le vit un peu mieux, il le décida à aller consulter les medecins de Paris. Ce ne sont pas des medecins qu'il me faut, à moins qu'il n'y en ait pour l'ame, lui disait le Marquis. Comment peut-on être à la fois blasé et déchiré au point où je le suis ? J'alimentais avec peine dans mon coeur quelque étincelle d'ambition pour sentir encore quelque chose, et avoir quelque motif d'action, et voici que je retrouve la sensibilité de mes premieres années ; mais c'est pour me sentir tourmenté par une fille qui me déteste, tandis que son frere, qui s'efforce de m'aimer, ne peut que me plaindre. N'importe, lui disait le secre-



taire, il faut sortir d'ici, et trouver ailleurs une vie moins affreuse ou la mort. Le jour du départ fut fixé entre Florentin et le secretaire.

Florentin avait résolu de partir sans dire adieu à sa soeur : il ne le put pas. Quel adieu que le leur ! Et tu me quittes Florentin ! s'écriat-elle. Tu peux t'y résoudre ! nous serons séparés ! voilà ce que je voulais m'épargner. Voilà ce que je redoutais à l'égal de la mort la plus cruelle. Florentin pâle, haïssant, ne pouvant proférer un mot, se soutenant à peine, fut arraché des bras de sa soeur et jetté, presque mourant, dans le carosse où l'attendait son pere.

Arrivé à Paris il n'y vit que le comte de \* \* \*, et il pleura avec lui sans se contraindre. On conseilla à Mr. de la



Touche l'air de l'Italie, dont aussi-tôt son fils et lui prirent le chemin.

Après leur départ le vieux secretaire revint chez Md. d'Userche. Il en avait assez vu sur la tournure que prenait la révolution, pour engager les tuteurs d'Honorine et sa mere à vendre tout ce que l'on pouvait vendre de leurs biens, et muni de leurs pleins pouvoirs, comme il l'était de ceux du Marquis, il les plaça à Gênes, à Livourne, à Hambourg: et acheta deux terres considérables en Saxe, comme étant la partie de l'Allemagne le plus à l'abri de la guerre qu'il prévoyait. Il laissa garder à Madame d'Userche son hôtel à Paris, et elle y vint passer l'hiver sans beaucoup s'appercevoir de ce qui se passait autour d'elle, et sans voir que sa



Elle n'était plus qu'une ombre lugubre, étrangère aux endroits qu'elle habitait, indifférente aux maux qui la menaçaient, aux crimes qui se commettaient ou se préparaient autour d'elle.

Il fallut le dix août et le deux de septembre pour réveiller Madame d'Userche, encore se replongea-t-elle dans son assoupissement, jusqu'à ce que l'on menaçât de la mort tout ce qui avait quelque éclat ou quelque fortune. Alors elle se laissa emmener, et ce ne fut qu'avec beaucoup de danger, qu'elle parvint à sortir de France.

Honorine eut peine à se soumettre aux déguisemens auxquels il fallut avoir recours. Il se peut que Florentin vive encore, disait le secrétaire qui ne la quittait pas, et que deviendrait-il, si rentrant



dans sa patrie il apprenait la mort violente de sa sœur? Au nom de Florentin Honorine reprenait quelque vie et quelque force de volonté.

Lors de son départ de France elle avait été plusieurs mois sans recevoir de ses nouvelles, et depuis elle n'en a point reçu, aussi l'ai-je trouvée presque méconnaissable. C'est donc à Toulon qu'il a péri, me disait-elle, après avoir été des heures entières sans parler. Toutes mes autres conjectures n'ont aucune vraisemblance. De l'Angleterre, de la Hollande, de l'armée de Condé il fût parvenu à me donner de ses nouvelles. Son pere l'aura envoyé à Toulon ou à Lyon, peut-être il y sera allé avec lui, et ils ont péri tous deux. Ah! s'il était des ames qui survécussent au corps pourquoi la



sienne s'obstinerait - elle à ne pas m'apparaître? Je la cherche et l'appelle depuis si longtems! Mais je ne puis même retrouver certaines frayeurs que j'ai eues, et que je pourrais prendre aujourd'hui pour un fantôme ami. Les vents sifflent, les girouettes et les hiboux crient en Saxe comme en France; mais ils ne me font aucune illusion. Ni le jour ni la nuit, ni dans une mesure ni dans une allée sombre, je n'entends et ne vois rien. Son ame est détruite, la mienne le sera bientôt. C'est ainsi que cette malheureuse vit de regrets avec une mere qu'elle méprise, et le vieux secretaire, à qui elle a peine à pardonner d'avoir éclairé le Marquis. Elle a pourtant une sorte d'affection et d'estime pour lui. Il a su du moins apprê-

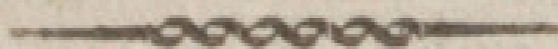


cier ce qu'elle aime, et connaître ce qu'elle hait : il la plaint, et ne tente point de la consoler. J'ai souhaité que le comte de \* \* \* errant, après avoir été persécuté, pût chercher un azile auprès d'elle. C'est le seul homme de sa nation qu'elle puisse voir avec quelque plaisir, et elle l'a si bien senti que pour n'être pas importunée des visites de ses compatriotes, elle a engagé sa mère à cacher son nom sous celui de la terre qu'elles habitent. Quelques fois die Gräfin von \* \*, estropiant le nom allemand qui est actuellement le sien, arrache à sa malheureuse fille un sourire, le seul qu'on voye sur ses lèvres pâles et contractées. A son nom près, qu'elle n'a pu apprendre, Madame d'Userche s'est accoutumée à tout ce qui l'en-



ture. Elle joue, parle, fait une toilette recherchée, reçoit et rend des visites, entend vêpres et complies, comme si elle était encore à vingt ans et dans le sein de la France catholique et paisible.

Au moment de la quitter j'ai pris congé d'elle, mais comment aurais-je pu me résoudre à voir sa fille ! Passant près d'une allée obscure où elle se promenait seule, je l'entendis s'écrier : Florentin ! Florentin ! n'existerait-il plus rien de toi ?







DE L'ESPRIT ET DES ROIS.

TROIS DIALOGUES.

DE L'ESPRIT ET DES ROIS.

TROIS DISSERTATIONS.



---

Je crains bien, dit à l'Abbé de la Tour  
Madame de Berghen après avoir lu Ho-  
norine, je crains bien que vous n'avez  
fait toute autre chose que ce que vous  
vouliéz. Je vois dans ma coterie le  
Theologien allarmé pour la religion,  
le sectateur de Kant pour l'idée du de-  
voir, l'ami de l'ordre social pour la  
morale sociale. Mr. de la Touche  
n'est pas assés refuté, dit le premier.  
C'est une hérésie, dit le second, de  
croire que le sens intime qui attache  
à la vertu et reprouve le vice, puisse  
être alteré par une subversion quelcon-  
que de nos principes. La leçon que

donne Honorine est dangereuse, dit le troisieme. Peu importe en soi l'incrédulité, mais où en serions nous, si tous les incrédules étaient aussi hardis dans leurs raisonnemens et portaient aussi loin leurs conséquences? On flatte Honorine, repondit l'Abbè. Comment partager la crainte, que ces Messieurs témoignent? Honorine est-elle plus qu'une goutte d'eau tombée dans l'océan des raisonnemens humains? elle n'y apportera pas le moindre changement. -- Qui soit sensible, interrompit la Baronne; quant à cela, j'en suis aussi persuadée que vous. Mais tout ce qui tombe dans cet océan, n'y a-t-il pas sa petite portion d'influence, et faudrait-il avec une humble insouciance y jeter du poison? Non, tout homme bien intentionné de-



vrait dans les discours qu'il tient, les écrits qu'il publie, les exemples qu'il donne, s'imaginer qu'il peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. J'entens, dit l'Abbé, et j'avoue qu'il serait bon que tout guerrier allant au combat fut persuadé, que de lui dépend le gain de la bataille, mais n'a pas cette persuasion qui veut. Au reste, si vous vouliez bien me juger d'après mes intentions, vous seriez contente de moi; je vous proteste qu'elles sont pures. En cédant à l'ordre que vous m'avez donné, d'écrire l'histoire de Mlle. d'Userche, j'ai cru rendre service à ceux qui la liraient; moi même, je me suis confirmé dans la pensée, que celui là court risque de devenir très malheureux et de tourmenter beaucoup la société, qui ne croit ni à Dieu ni à l'ame.

L'incrédule m'a donc fait pitié, et l'apôtre de l'incrédulité m'a fait peur. J'ai même craint quelque chose du sceptique ou plutôt du scepticisme; car après avoir douté aussi longtems qu'on a été de sangfroid, on pourra bien cesser de douter dès qu'une passion voudra qu'on se décide; et puisqu'on n'avait trouvé jusques là, dans sa raison, que des motifs de douter, la passion amortie on reprendra ses doutes et on regrettera d'avoir rejeté pour un moment des notions qui bien qu'incertaines nous avaient auparavant gênés et contenus. J'ai donc pensé que propager le doute pourrait aussi être un tort, et je serais tenté, non de promulguer une condition plus complète, plus constante, plus ferme que je ne l'ai, mais de redoubler  
de



de régularité pour les pratiques extérieures de ma religion. J'y pense et je doute. . . . . En attendant que vous soyez décidé, dit la Baronne en souriant, faites-nous encore quelque histoire. Ah! Madame, lui répondit l'Abbé, vous m'avez trop effrayé par vos scrupules. De quelque tems je n'oserai vous offrir ce que dans ce genre ma mémoire pourrait receler. Si vous le voulez je vous ferai lire un manuscrit que je viens de recevoir, et qui contient les conversations ou dialogues de deux de mes amis, sur une matiere qui me parait intéressante. Donnez, dit la Baronne. J'entens et j'aime beaucoup moins le raisonner que le raconter, mais n'importe, je lirai, pourvu que cela ne soit pas excessivement sérieux ni profond. L'Abbé lui donna

le manuscrit après y avoir changé les  
noms de ses deux amis en ceux d'Am-  
phidoxon et de Basilagogue, et  
effacé quelques expressions qu'il trouvait  
sans doute trop hardies.



## PREMIER DIALOGUE.

AMPHIDOXON.

J'AI l'esprit occupé depuis quelques jours, d'un mot de Rousseau que je me suis rappelé je ne sais à quel propos. L'homme qui médite, a-t-il dit quelque part, est un animal dépravé. Je crois me souvenir d'avoir trouvé autrefois cette assertion bien absurde, tandis qu'aujourd'hui je serais tenté de la trouver très-raisonnable. Elle me tourmente étrangement.

## BASILAGOGUE.

A l'entendre comme sûrement Rousseau l'entendait, je la crois utile et vraie. Les écrivains d'un ordre supérieur aiment à étonner et à briller dans une phrase bizarre et saillante, plutôt que de s'en tenir à une énonciation triviale qui préviendrait tout mal entendu et toute objection, mais de la vérité de laquelle presque personne ne serait frappé, et dont, faute d'éclat, l'effet serait nul pour ainsi dire. C'est à eux de se saisir de notre attention par des oracles où l'exagération tient lieu d'une obscurité divine ; c'est à nous à interpréter ces oracles, à les commenter et à ne les adopter ensuite qu'avec les exceptions et les modifications convenables.



AMPHIDOXON.

Comment interprêtez-vous le mot de Rousseau?

BASILAGOGUE.

D'abord j'entens par l'homme qui médite non celui qui réfléchit aujourd'hui à ce qu'il lui faudra faire pour subsister demain, non celui qui cherche à distinguer le genre de vie, d'occupation qui convient à l'été d'avec celui qui convient à l'hiver, et le fardeau dont on peut charger un enfant d'avec celui que peut porter un homme fait, mais l'homme qui médite sur des matieres abstraites, l'homme qui médite plus qu'il n'agit et passe la plus grande partie de son tems à méditer.

AMPHIDOXON.

Continuez.

## BASILAGOGUE.

Or l'homme me parait constitué de maniere que la méditation le lasse plus vite, et le dispose moins heureusement qu'un autre travail.

## AMPHIDOXON.

Je pourrais vous opposer bien des exceptions.

## BASILAGOGUE.

Ce ne seraient pourtant que des exceptions.

## AMPHIDOXON.

Assez peu d'hommes sont exercés à méditer et parmi ceux-là il s'en trouve plusieurs à qui la méditation convient; peut-être que si tous les hommes y étoient exercés vous trouveriez chez eux une aptitude presque générale: vous verriez que la méditation convient



à la majeure partie des hommes, que la majeure partie des hommes est propre à la méditation.

BASILAGOGUE.

Je ne le pense pas, et je serais bien fâché d'être mis à portée d'en juger, car pour faire méditer cette majeure partie on aurait exposé toute la race humaine à périr de faim. Songez à ce que serait une société d'hommes qui tous ou presque tous, pendant l'enfance, s'exerceraient à méditer, et dont ne fut-ce que cinquante et un sur cent feraient, après cela, de la méditation, ou si vous voulez, de la science, la principale occupation de leur vie.

AMPHIDOXON.

Vous n'êtes pas fâché pourtant qu'il y ait une minorité instruite et pensante.

BASILAGOGUE.

Non, au point où en sont les choses  
je crois que c'est un mal nécessaire.

AMPHIDOXON.

Un mal ?

BASILAGOGUE.

Sans doute un mal. Je suis très-per-  
suadé que l'homme qui médite,  
c'est-à-dire qui sort de la sphère des  
pensées du commun des hommes, est  
un animal dépravé, en ce qu'il a  
empiré son sort par cette excursion de  
son esprit hors de ses limites naturelles.

AMPHIDOXON.

Il se peut que sa santé en soit  
moins robuste et sa vie moins longue,  
mais à mes yeux et suivant mes obser-  
vations il en pourra valoir beaucoup



mieux. — C'est selon la direction qu'il donne à ses pensées.

BASILAGOGUE.

Il court risque d'en valoir beaucoup moins et quand il vaudrait mieux à certains égards, d'après une direction de ses pensées dont on n'est point sûr d'avance, il en vaudrait certainement beaucoup moins à d'autres égards. Un Newton, un Pascal, un Montesquieu, jetté dans une île déserte, serait moins utile à ses compagnons d'infortune qu'un simple laboureur.

AMPHIDOXON.

Voilà qui me paraît fort douteux.

BASILAGOGUE.

Dans un seul cas il en pourrait être autrement ; c'est celui où les autres naufragés seraient des artisans et des

cultivateurs passablement actifs et robustes, alors, mais seulement alors, l'homme qui médite pourrait utilement les diriger.

AMPHIDOXON.

Et dans la société?

BASILAGOGUE.

Il en serait à-peu-près de même. Voilà pourquoi je consens qu'il y ait parmi nous quelques animaux dépravés pourvu qu'ils soyent de ceux qui gouvernent les autres hommes. Déjà le rang de ces gens là, j'entens le rang des rois, des souverains, est une sorte de dépravation qui les empêche de devoir prétendre, comme d'autres, au bonheur d'un esprit tranquille et d'un corps bien sain, de sorte que le mal en serait moindre pour eux comme l'avantage en



serait plus grand pour nous, s'ils avaient l'esprit très-exercé, très-cultivé.

A M P H I D O X O N.

J'entens, vous les dévouez sans scrupule. C'est ainsi que certains peuples faisaient combattre contre des bêtes féroces des hommes condamnés à la mort.

B A S I L A G O G U E.

La comparaison est d'autant plus juste que ces gladiateurs, s'ils en réchappaient, avaient leur grace; un roi aussi pourra rendre sa condition meilleure et se sauver d'un grand péril en s'exposant aux inconvéniens que d'autres feront mieux d'éviter. On a dit anciennement que les peuples seraient heureux quand les Rois seraient philosophes: sans examiner la justesse de cette assertion et

moins occupé dans ce moment des peuples que des rois, ces malheureux, forcés à être plus que des hommes pour n'être pas de tous les hommes les plus menacés, les plus inquiétés, les plus misérables, je dirai que pour que le sort d'un roi soit supportable il faut qu'il soit un homme d'infiniment d'esprit.

A M P H I D O X O N.

Et vous voudriez qu'il le fût exclusivement ?

B A S I L A G O G U E.

Ce serait m'embarra ser la tête de trop de choses que de chercher à vous répondre là-dessus.

A M P H I D O X O N.

Je parierais que ces écoles publiques, ces instituts nationaux que l'on cherche à établir par-tout, n'ont pas votre ap-



probation, et que vous voudriez que les amateurs d'une science, comme les sectateurs d'une religion, payassent ceux qui l'enseignent, sans que l'état en fit les frais. J'ai moi-même à cet égard des doutes qui sont liés à ceux que le mot de Rousseau a fait naître dans mon esprit. Si l'homme qui médite, me suis-je dit, est un animal dépravé, pourquoi inviter et forcer, pour ainsi dire, les hommes à cette dépravation ?

BASILAGOGUE.

Je ne veux pas vous répondre. C'est beaucoup trop de vous avoir laissé conjecturer quelle pouvait être là-dessus ma pensée.

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes,  
Vont prendre la parole . . .

et m'accuser d'être le partisan d'un

despotisme vandale qui abrutit les hommes pour les mieux asservir.

AMPHIDOXON.

En cessant d'inviter tous les hommes à acquérir quelque portion de science, en évitant de leur donner l'habitude de la méditation sur des matieres abstraites, vous ne les empêcheriez pas de réfléchir sur les arts d'un usage journalier; vous ne brûleriez d'ailleurs pas les bibliothèques et n'empêcheriez pas qu'un enfant n'apprit à lire de quelqu'un de ses proches ou de leurs amis; vous laisseriez la liberté à chacun de devenir à ses périls et risques un savant, un méditatif, un bel esprit, enfin tout ce que l'on devient avec de l'ambition et des livres.

BASILAGOGUE.

Je n'empêcherais rien — Mais parlons



des rois : je les aime depuis que je les plains et je crains bien moins de les fâcher que ces souverains temporaires, ces tribuns du peuple qui s'élisent eux-mêmes et s'entourent d'une garde prétorienne qui attaque encore mieux qu'elle ne défend, et dont le courage n'est amorti par aucune crainte de perdre soit propriété soit réputation. Ceux qui la composent ne savent pas l' A B C et ne m'en tueraient pas moins si j'étais soupçonné de parler contre la propagation générale des lumières. Laissons de côté, je vous en prie, et ces troupes et leurs chefs. Demain si vous le voulez, je vous parlerai des antiques rois avec autant de liberté que de zèle.

---

## SECON D DIALOGUE.

AMPHIDOXON.

C'EST donc aux Rois que vous avez consacré vos réflexions ?

BASILAGOGUE.

Oui: ils existent, eux, leurs femmes, leurs freres, leurs enfans; cela ne suffit-il pas pour leur vouloir du bien? C'est une classe d'hommes comme les autres, mais exposée à plus de maux et pouvant moins se fondre dans d'autres classes. Je doute fort que je les eusse inventés, mais encore une fois ils existent, les trônes existent, je voudrais donc



Donc que ceux qui s'y trouvent assis ,  
et ceux qui ne pourront faire autrement  
que d'y monter , ne fussent pas des  
hommes misérables.

A M P H I D O X O N .

Et c'est de l'esprit que vous voudriez  
leur donner pour se soutenir avec gloire  
et avec quelque bonheur ?

B A S I L A G O G U E .

Oui , c'est de l'esprit.

A M P H I D O X O N .

J'aurais cru que ce devraient être des  
vertus.

B A S I L A G O G U E .

Distinctes de l'esprit , elles ne leur  
suffisent pas. D'ailleurs on leur a assez  
prêché les vertus , on leur a assez re-  
commandé le bonheur des peuples. Je  
veux leur recommander l'esprit et leur  
propre bonheur.

AMPHIDOXON.

Mais quelle sorte d'esprit ?

BASILAGOGUE.

Tout ce qui en français porte tour-à-tour ce nom et s'appelle en allemand, Witz, Verstand, Klugheit, en anglais wit, understanding, cleverness, quick parts. J'entens par esprit une raison sûre, que rien ne trouble ni n'embarasse quand il s'agit de concevoir, de comparer, de juger, de se communiquer. Je ne parle pas du génie qui me parait une faculté extraordinaire de l'esprit, tournée vers quelque grand objet d'intérêt général, ni du talent qui s'attache à de moindres objets ou n'est encore que le commencement, l'annonce du génie. L'un comme l'autre me parait dû à quelque organisation



particulière ; on ne les peut pas donner et quand j'en verrais le germe je ne chercherais pas à le développer chez un enfant de roi ; il nuirait à l'esprit que je veux qu'il ait, et serait le plus souvent déplacé. Que ferait un roi du talent d'un peintre ou d'un musicien ? Que ferait-il du génie des mathématiques, de la mécanique, de l'astronomie ? le génie de la guerre moins inutile serait trop dangereux. Il faut qu'il apprenne la guerre, et non qu'il la devine et la desire.

AMPHIDOXON.

J'entens bien tout cela, mais pensez-vous que l'on puisse donner de l'esprit ?

BASILAGOGUE.

La chose mérite au moins d'être tentée, et si les Rois ne peuvent devenir des

gens d'esprit, il n'y aura bientôt plus de rois.

AMPHIDOXON.

Qu'est-ce qui vous le persuade?

BASILAGOGUE.

Ne voyez-vous pas qu'une certaine dose d'esprit est maintenant fort commune; qu'il y a beaucoup d'animaux à demi dépravés, qui ne font autre chose que juger les rois et les gouvernemens? ils parlent, on les écoute, on parle d'après eux, et ils savent tirer parti des jugemens et des sentimens qu'ils inspirent; or si un roi donne prise sur lui, s'il se laisse aveugler par une femme intrigante ou passionnée, s'il se laisse gouverner par un ministre plus ambitieux qu'éclairé, plus intéressé qu'homme de bien, on profitera des fautes qu'il



fera pour décrier et détruire son pouvoir, car aujourd'hui tous les méditatifs ont une grande soif de gouverner, et ils se flattent d'y parvenir beaucoup plus aisément dans une république, où l'on se pousse soi-même aux places, que dans une monarchie, où l'on y est appelé. Je reviens aux rois et je dis qu'il faut qu'un roi sache choisir pour le conseiller des gens, qui loin d'augmenter le danger de regner le diminuent, et qu'après cela il juge encore leurs conseils ; que sans prétendre tout voir et tout faire par lui-même, ce qui est présomption et témérité, il ne se livre jamais entièrement à aucun homme, ce qui est aveuglement et imprudence. Il lui faut de l'esprit pour se choisir sa cour, il lui en faut pour former son

ministere, il lui en faut pour connaître son peuple et les autres peuples, il lui en faut pour saisir dans toutes les affaires l'occasion qui lui est offerte, et éviter le piège qui lui est tendu. Souvent il sera obligé de juger d'après des indices plutôt que sur des preuves. Entendre bien ce qu'on lui dit ne sera point assez s'il ne devine ce qu'on craint de lui dire; savoir parler et écrire ne sera point assez s'il ne sait se taire à propos.

AMPHIDOXON.

Et de bonne foi vous croyez que tout cela se puisse apprendre?

BASILAGOGUE.

Je le crois. Chacun a quelque disposition à l'esprit si ce n'est les imbécilles à qui il faut interdire de regner.



et je pense qu'une portion d'esprit qui n'est point du tout rare, n'aurait besoin que d'une soigneuse culture pour devenir l'esprit que je demande.

A M P H I D O X O N.

Il me semble que je vois dans tous les esprits quelque chose qui s'oppose au degré de perfectionnement exigé. L'un est plus lent et l'autre plus précipité, l'un plus léger et l'autre plus entêté, l'un plus soupçonneux et l'autre plus confiant qu'il ne faudrait.

B A S I L A G O G U E.

Avez-vous vu des esprits à la pente desquels on se fût toujours opposé? qu'on eût obligé à chercher sans cesse un juste équilibre? qu'on eût forcé à se connaître, et par là à se craindre et à s'entourer d'appuis et de secours contre eux-mêmes?

## AMPHIDOXON.

Je n'en ai point vu; mais vous flattez-vous qu'un jeune prince voulût se réduire à n'avoir aucun penchant ni par conséquent aucun plaisir? à n'être qu'un canevas qu'on travaillerait sans cesse; tantôt avançant l'ouvrage tantôt le défaisant, et corrigeant et rectifiant toujours?

## BASILAGOGUE.

Pourquoi non, si on lui persuadait que sa sûreté, sa gloire, le maintien de son autorité sont à ce prix? pourquoi aussi le pere d'un roi futur ne pourrait-il pas desirer assez vivement de trouver dans son fils l'appui de son trône, pour commencer chez lui de bonne heure ce travail, et l'accoutumer à cette surveillance inquiète et active que je crois nécessaire?



AMPHIDOXON.

Tout cela serait d'autant plus difficile que les princes semblent être une race particulière, et qui ne paraît point propre du tout à ce que vous desireriez. Ce qui chez eux s'appelle de l'esprit est un esprit à part : dans ce terrain là vous ne ferez point croître un autre esprit.

BASILAGOGUE.

Quel est donc cet esprit particulier aux princes ?

AMPHIDOXON.

Je ne saurais bien le définir, et la Bruiere a oublié de le peindre.

BASILAGOGUE.

Mais encore.....

AMPHIDOXON.

Il produit des plaisanteries qui n'amusement que ceux qui les font ; des bons-

mots auxquels on ne peut rien répondre; un ton de coterie qui exclut de la conversation quiconque n'est pas au fait de ce qui a diverti la veille, de ce qui doit divertir le lendemain. Enfin un étonnement profond, un rire inextinguible à la vue d'un objet aussi étrange qu'un habit trop court ou trop long, qu'un chapeau autrement bordé et retroussé que le prince ne porte le sien depuis plus de huit jours. Ce n'est pas tout — mais comment peindre ce qui n'ayant ni forme durable, ni consistance solide, échappe à l'observation et s'évanouit devant l'appréciation qu'on en voudrait faire? Hier je songeai aux princes en lisant dans un excellent Roman \*) le portrait d'une fille de qua-

---

\*) Cecilia de Miss Burney, aujourd'hui Me. d'Arblay.



lité. „ L'esprit que montre Lady Ho-  
 „ noria attaquant tout, traitant avec  
 „ une égale légéreté les objets sérieux  
 „ et les choses frivoles, blesse vingt fois  
 „ pour une fois qu'il satisfait, parce  
 „ qu'on voit qu'elle ne cherche que son  
 „ propre amusement, sans se mettre en  
 „ peine de l'embarras qu'elle peut causer  
 „ à d'autres. Son rang, quoiqu'il ne  
 „ l'ait pas enorgueillie, et ne lui ait pas  
 „ même donné la pensée d'aucune di-  
 „ gnité qu'elle eût à soutenir, fait qu'elle  
 „ ne cherche point à plaire, ne craint  
 „ point d'offenser, et brave avec une in-  
 „ souciance hautaine le public et son  
 „ opinion. ” N'est-ce pas là trait pour  
 trait ce que sont la plupart des Princes  
 quand ils ne sont pas des idiots ?

BASILAGOGUE.

J'en conviens avec douleur.

L'élève de Fénelon n'était pas plus qu'un autre à l'abri de ces travers. Voyez ce que rapporte Duclos, cet admirateur sincère, mais non aveuglé, du maître et du disciple. „ Dans la campagne qu'il „ fit en Flandres il fut accompagné par „ le Roi d'Angleterre Jaques trois, qui „ sous le nom de Chevalier de St. Georges „ servit comme volontaire dans l'armée; „ au lieu de lui témoigner le respect dû „ à un Prince malheureux, il le traitait „ avec une légèreté offensante. Gamache „ un des menins du Duc de Bourgogne „ révolté d'une indécence si soutenue, „ lui dit en franc Chevalier: Votre „ procédé avec le Chevalier de „ St. Georges est apparemment „ une gageure; si cela est vous



„l'avez gagnée, ainsi traitez-le  
 „mieux dorénavant. Une autre  
 „fois ennuyé des puerilités du Prince il  
 „lui dit: vous avez beau faire des  
 „enfantillages, le Duc de Bre-  
 „tagne votre fils serait encore  
 „votre maître.”

BASILAGOGUE.

Soyez juste et voyez du moins dans  
 tout ceci que l'élève de Fénélon était  
 accoutumé à s'entendre dire la vérité ;  
 qu'on le savait, qu'on osait la lui dire  
 même assez crûment, et qu'on était bien  
 sûr que ce ne seroit pas en vain qu'on  
 la lui aurait dite. Fénélon ne raillait-  
 il pas aussi les princes ? ne leur a-t-il  
 pas dit qu'ils croyaient leur vision béa-  
 tifique ? certainement le ton de cotterie,  
 les ris indécents, les sourires d'intelli-

gence avec de jeunes favoris, enfin les  
tics, les manieres d'un enfant mal élevé,  
ne se conservent chez les princes, que  
faute d'esprit et de courage chez ceux  
qui les entourent.

AMPHIDOXON.

Non, cela est plus adhérent que vous  
ne croyez, et semble tenir à leur per-  
sonne ou à leur personnage de Prince.

BASILAGOGUE.

Quelle idée!

AMPHIDOXON.

Nommez-moi des Princes doués de  
véritable esprit.

BASILAGOGUE.

Il me serait facile sans doute d'en  
nommer parmi les Princes vivans, mais  
je ne veux point faire de panégyrique  
qui sente la flatterie.



AMPHIDOXON.

Nommez qui vous voudrez ; cherchez  
dans tous les tems et tous les pays.

BASILAGOGUE.

Eh bien Alexandre le grand, Julien  
l'apostat, Charlemagne, St. Louis, Henri  
quatre, le Duc d'Orléans Régent, ce  
même Duc de Bourgogne que vous  
censuriez tout à l'heure ---

AMPHIDOXON.

Je sais qu'il avait, et sur-tout promet-  
tait, de grandes vertus.

BASILAGOGUE.

Parmi cent moyens de vous convaincre  
qu'il avait beaucoup d'esprit je ne veux  
que ces vers adressés à la Duchesse de  
Bourgogne sa femme.

Draco, vous donneriez des lois à l'univers.

Pour vous divertir, pour vous plaire  
Que ne ferait-on pas, que ne peut-on pas faire,

Puisque votre époux fait des vers ?  
 Mais le verre à la main pour chanter ma Déesse  
 Vainement j'invoque Bacchus ;  
 Toujours environné de ses Faunes trapus  
 Je n'obtiens rien de mon ivresse.  
 O toi Latonien , descens du sacré mont ,  
 Fais éclorre de ma pensée  
 Des vers . . . . .

Un prince qui fait d'aussi jolis vers ,  
 des vers qui outre qu'ils sont très jolis ,  
 sont exempts de ce qu'il plait à la pa-  
 resse d'appeller licence poétique, et de  
 toute négligence de grand seigneur, a  
 certainement bien de l'esprit et un esprit  
 exercé, rendu flexible, dont il fera en  
 toute occasion ce qu'il lui plaira.

A M P H I D O X O N .

Frédéric second faisait aussi des vers.

B A S I L A G O G U E .

Ils étaient moins faciles et moins cor-  
 rects.



rects. L'on voyait trop qu'il avait résolu d'en faire, et cela dans une langue qui n'était pas la sienne.

A M P H I D O X O N.

On y voyait de l'esprit.

B A S I L A G O G U E.

Sans doute, quoiqu'on n'y vît jamais de talent. Frédéric second eut sans doute infiniment d'esprit, aussi quel roi et quel regne ! Ceux qui l'ont vu de près disent cependant qu'il parlait trop et ne laissait pas aux autres la liberté de répondre ce qu'ils jugeaient à propos ; il n'était pas exempt non plus de ces dures plaisanteries auxquelles les princes sont sujets. Que ne s'est-il trouvé à sa cour un Gamache ou une femme aimable et sincère ! alors cette légère tache aurait disparu.

## AMPHIDOXON.

Si je ne me trompe, Basilagogue,  
vous craignez moins chez un prince  
l'abus que l'absence de l'esprit.

## BASILAGOGUE.

Sans doute, et la raison en est bien  
simple. De rien on ne fait rien, mais  
on peut changer quelque chose de  
mauvais en quelque chose de bon.  
J'aurais espéré beaucoup par exemple  
du petit Dauphin, fils aîné de Louis  
seize, ne fut-ce qu'à cause de la répu-  
gnance qu'il témoigna pour ce vers de  
Merope :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Aussi-tôt après l'avoir lu il ferma le  
livre, sans témoigner autrement son in-  
dignation. Le Duc d'Harcourt son gou-  
verneur auquel ce mouvement n'avait



pas échappé eut beau lui dire les jours suivans : il faudrait achever Merope. Lisons une autre tragédie , répondait le petit prince , je n'aime pas celle-ci. \*) L'enfant qui déjà à sept ans rapproche de lui-même ce qu'il lit , se l'applique , s'en offense , sent quelque honte de sa colere , ou soupçonne l'inconvénient qu'il y aurait à la montrer , annonce bien des choses. Sa fierté promet des sensations vives , de l'esprit et de la grandeur. Le chagrin qu'il éprouve et le soin qu'il prend de n'en convenir point , est un garant qu'à la vivacité il joindra la prudence , la modération , et beaucoup d'empire sur lui même. Je répons que rien

---

\*) Ce trait a été raconté par une amie du Duc et de la Duchesse d'Harcourt, témoin oculaire.

ne sera perdu de ce qu'il verra, lira, entendra. C'est à lui que s'adressent tous les écrivains qui s'avisent de donner des conseils aux rois; c'est pour lui que Télémaque fut écrit autant que pour le Duc de Bourgogne. A vingt ans il s'entendra dire sans se fâcher: le premier qui fut roi fut un soldat heureux, et selon toute apparence, s'il regne; il fera ensorte de ne pas descendre du trône.

A M P H I D O X O N.

J'avoue que ce mouvement si fier et si vif, dans l'ame du petit Dauphin, m'aurait fait quelque peur.

B A S I L A G O C U E.

Moi, je le répète, j'en aurais beaucoup espéré. Qu'on ne me parle pas de ces princes bons-enfans qui ne font



et ne disent que des niaiseries! Le Prince annonce un bon caractère et le reste viendra, dit un instituteur. Non, malheureux! le reste ne viendra point. Vous n'avez pour le faire venir ni le zèle, ni l'activité, ni l'industrie nécessaires. Allez, à moins que vous ne soyez imbécille je vous trouve bien criminel.

## TROISIEME DIALOGUE.

BASILAGOGUE.

JE veux maintenant, Amphidoxon, vous détailler comment je m'y prendrais pour donner de l'esprit à un petit héritier du trône. Permettez-vous que je me suppose à la place qui me donnerait pour cela le plus de facilité ?

AMPHIDOXON.

Assurément.

BASILAGOGUE.

Je me supposerai donc roi et pere.



## A M P H I D O X O N.

Roi et pere il y a cent à parier contre un que vous aimerez assez peu votre successeur, et ne desirerez point qu'il acquiere des qualités éminentes.

## B A S I L A G O G U E.

Quoi? si je suis autre chose qu'un simulacre de roi, si je cherche à faire prospérer mon peuple et l'empire, je ne desirerai pas que mon fils puisse m'aider dans ce dessein? que pendant ma vie, ses grandes qualités et le respect qu'elles lui attireront affermissent ma puissance, et qu'après ma mort, ce que j'aurai commencé il l'achève, ce que j'aurai projeté il l'exécute, ce que j'aurai acquis il le conserve et le défende?

## A M P H I D O X O N.

On voit presque toujours un sentiment tout contraire.

## BASILAGOGUE.

Cela vient de quelque défaut inutile à supposer chez le roi, ou bien c'est la faute du prince. Il faut qu'il ait quelque vice dont je prétendrais bien garantir celui que j'éleverais.

## AMPHIDOXON.

Je ne sais trop d'où cela vient, je sais seulement que cela est. Je crois même que d'après ce sentiment commun, connu, et qu'on prévoit avant même qu'il ne soit né, il s'est formé une routine d'éducation pour les jeunes princes. Elle consiste entr'autres à les excéder d'exercices du corps, qui leur endorment l'esprit.

## BASILAGOGUE.

Laissons-là des idées si opposées aux miennes. Elles sont plus qu'étrangères au sujet.



AMPHIDOXON.

A la bonne heure. Je suppose donc que vous, roi, vous voyez naître votre fils avec une grande joie et continuez à l'aimer avec une extrême tendresse, que ferez-vous ?

BASILAGOGUE.

J'éloignerai de son berceau les sottes femmes, princesses et autres, et l'entourerai le plus vite possible de gens d'esprit.

AMPHIDOXON.

Et où les trouver ? pensez-vous que votre cour en fourmille ?

BASILAGOGUE.

Je ne sais que trop que la cour éteint l'esprit plutôt qu'elle ne le vivifie. Je sais que la ruse y habite, sans l'esprit, avec les misérables tracasseries et toutes ces manières de se divertir pau-

vres , étroites , exclusives , impertinentes , dont vous faisiez hier la guerre aux princes. Je sais que rien ne ressemble aux polissons de college , aux pensionnaires de couvent , comme les filles d'honneur et les gentilshommes de la chambre. Cela est au point qu'on n'a jamais sù si les mistifications et l'art de tirer un grand et long parti d'une bevue , d'un mot dit ou entendu de travers , étoient nés dans les cloîtres et les séminaires , ou dans les palais. On sait ce qu'étaient les plaisans ou les foux de cour , et le plaisir que prennent encore , princes et courtisans , à la duperie d'un bon homme , dont on peut rire sans qu'il s'en doute.

A M P H I D O X O N .

Comment ferez-vous donc pour découvrir et reconnaître des gens d'esprit ?



## BASILAGOGUE.

J'écouterai ce qu'on dira, et l'homme que je verrai que l'on craint, et que l'on veut que je craigne sans qu'on lui reproche aucune mauvaise action, l'homme dont on racontera jusqu'à satiété les bizarreries et les imprudences, l'homme que je saurai être occupé de projets intéressans qui ne peuvent point améliorer sa fortune, ou qui desirant quelque chose pour lui-même ne fera rien que de gauche pour l'obtenir cet homme, à coup sûr, dirai-je, est un homme de genie ou d'esprit; et le donnant à mon fils je tâcherai d'en trouver plusieurs de son espèce.

## AMPHIDOXON.

Vous l'entourerez donc de gens singuliers, ridicules et presque fous.

## BASILAGOGUE.

Il y aura peut-être un sage parmi ces gens d'esprit, mais quand ils seroient tous cômme vous venez de les appeller, je les aimerais mieux, pour mon fils, que ces catons de cour qui ne sont que des suppléans au maître des cérémonies, ces aimables de cour qui, ne sont que des caillettes en juste-au-corps, ces habiles gens de cour qui, s'ils ont de l'esprit, n'en ont que pour leur profit et le cachent, par une basse circonspection, sous le plus insignifiant bavardage.

## AMPHIDOXON.

Je comprends que parmi les gens bizarres que vous rassembleriez il y aura, sinon du bon sens, au moins avec de l'esprit du savoir, et malgré cela je ne vois pas bien quel avantage on en tirera.



## BASILAGOGUE.

Rien pourtant n'est si clair. Ces gens là parleront, se disputeront entr'eux, et outre que la vérité pourra jaillir du choc de leurs opinions, ce choc même éveillera l'esprit du prince et le garantira d'une stupeur, d'un engourdissement funeste. Son ardeur pour l'étude en sera augmentée, car il verra tous les jours combien la pensée s'embellit, et combien le jugement se forme, par la connaissance de ce qui a été pensé et de ce qui s'est fait avant nous. Il verra qu'il est des choses qu'il est agréable de savoir et d'autres qu'il n'est pas permis d'ignorer; il verra comment on raisonne et comment on peut se permettre de déraisonner; comment on raille et comment il faut recevoir la

raillerie. Notez que j'aurai acquis pour le principal instituteur de mon fils un établissement, des terres, un séjour agréable, à deux ou trois cent lieues de mes états. Il pourra donc reprendre et plaisanter sans crainte, car s'il n'est pas retenu par la reconnaissance de son élève, rien n'empêchera qu'il ne s'en éloigne. Par sa disgrâce il gagnera sa liberté sans danger pour sa fortune.

AMPHIDOXON.

Est-ce là tout ?

BASILAGOGUE.

Si j'étais en paix avec mes voisins mon fils voyagerait; si j'avais la guerre, mon fils servirait dans l'armée pour pouvoir un jour la commander. Enfin desirant qu'il s'exercât de toutes les manières à son noble métier de roi, comme



l'a appelé Mirabeau, je pense que je lui ferais gouverner une province en attendant qu'il regnât sur l'empire.

A M P H I D O X O N.

Vous m'avez déjà dit que vous n'auriez pas les jalousies ordinaires chez les peres rois. N'auriez-vous pas non plus cette prudence accoutumée qui empêche qu'on n'expose l'héritier du trône au danger des batailles? On redoute même pour lui les voyages.

B A S I L L A G O G U E.

Ah! je le sais, et qu'il n'en est que plus empressé à connaitre des nations étrangères tout ce qu'il en peut connaitre; des actrices, des chanteuses, et quelques aventuriers, ce qui ne laisse pas que d'avoir ses dangers aussi. Ma prudence à moi serait toute autre --- mais

en général il suffirait que je pusse espérer pour le prince un degré de mérite de plus, je ne m'informerai pas de ce qu'il en coûterait de périls à le vouloir obtenir.

A M P H I D O X O N.

Mais si l'on venait à perdre l'objet de tant de soins ?

B A S I L A G O G U E.

Pourquoi supposer que le roi n'ait qu'un fils ?

A M P H I D O X O N.

Et vous voudriez qu'on donnât à tous les fils qu'il aurait, tout l'esprit que vous croyez se pouvoir donner ?

B A S I L A G O G U E.

Pourquoi non ?

A M P H I D O X O N.

Ce serait un danger de plus pour la  
stabilité



stabilité du gouvernement et la tranquillité de l'état.

BASILAGOGUE.

Une sûreté de plus, vous voulez dire. En effet n'y a-t-il pas autant d'imprudence que de cruauté à exposer un jeune prince, qui peut éventuellement monter sur le trône, à l'humiliation qu'éprouva le duc de Berry petit-fils de Louis quatorze?

AMPHIDOXON.

Laquelle?

BASILAGOGUE.

Oh! je possède donc ici mon Duclos encore mieux que vous, et plût au ciel que tous les princes l'étudiassent comme vous et moi! Il s'agissait de la renonciation du roi d'Espagne à la couronne de France, et de celle des ducs de Berry

et d'Orléans à celle d'Espagne, dont la cérémonie se fit dans une audience du Parlement. „ Le premier président, dit Duclos „ ayant ouvert la séance par un „ compliment au duc de Berry, ce prince, „ qui avait appris une réponse de six „ lignes, dit et répéta plusieurs fois „ Monsieur — mais sa timidité naturelle augmentée par le spectacle de „ l'assemblée ne lui permit pas d'y ajouter „ un mot, de sorte que le premier président ayant attendu le peu de tems „ qu'auraient pu durer deux phrases, „ s'inclina profondément comme si la „ réponse eût été finie, et termina l'embarras du duc et des assistans. Ce „ prince affligé du déconcertement où „ il s'étoit trouvé ne levait pas les yeux, „ et garda un silence morne jusqu'à



„Versailles. Pour ajouter le dépit à la  
„douleur, à son arrivée une Dame vint  
„au-devant de lui, et avec une flatterie  
„plate, et un enjouement de femme de  
„chambre, félicita le pauvre prince sur  
„l'éloquence qu'il avait fait paroître au  
„parlement. Elle ne disait pas un mot  
„qui ne fut un coup de poignard pour  
„une ame déjà noyée dans la douleur.  
„Le prince n'y pouvant plus tenir s'é-  
„chappa brusquement, et lorsqu'il fut  
„en liberté s'abandonna aux larmes et  
„aux cris. N'osant nommer le roi, il  
„s'emportait contre le duc de Beau-  
„villers son gouverneur qu'il accusait  
„de sa mauvaise éducation. J'étais cadet,  
„disait-il en sanglottant, j'avais autant  
„de disposition que mes aînés, on a  
„eu peur de moi ---

A M P H I D O X O N.

Oui, c'est ce qui arrive.

B A S I L A G O G U E.

„ On ne m'a appris qu'à chasser —

A M P H I D O X O N.

Oui, c'est comme cela qu'on s'y prend.

B A S I L A G O G U E.

„ On n'a cherché qu'à m'abrutir, on  
„ y a réussi, on m'a rendu incapable  
„ de tout.

A M P H I D O X O N.

Ce prince, vraiment, fait pitié.

B A S I L A G O G U E.

Et de qui était-il jaloux? A la bonne  
heure qu'il le fût du duc de Bourgogne,  
mais l'être aussi de son autre frere, du  
duc d'Anjou, Philippe cinq, chez qui  
l'éclat et l'autorité d'un sceptre rendait  
l'ineptie si choquante, l'incapacité si



fâcheuse ! Il fallait que son cadet fût en effet un pauvre homme pour lui envier quelque mérite.

A M P H I D O X O N .

Avez-vous tout dit sur les moyens que vous employeriez pour esprimer vos princes ? Vous les entourez dès le berceau de gens d'esprit, vous les faites étudier, vous les faites voyager, ils vont à la guerre, ils font un noviciat de l'art de regner — est-ce tout ?

B A S I L A G O G U E .

C'est presque tout. Je n'ose faire mention d'une précaution que peut-être aussi je n'oserais pas prendre, quoique j'en espérasse beaucoup. Il y aurait de quoi faire crier bien fort à la prévention — au paradoxe.

A M P H I D O X O N .

Je ne m'étais pas apperçu que ce dernier reproche vous fit peur. Dites, achevez de dire.

B A S I L A G O G U E .

Eh bien, je voudrais que les langues fussent une des principales études du prince, qu'outre les langues mortes il entendit les langues de presque tous les pays, mais qu'il ne fût accoutumé à parler et à écrire que dans une seule langue.

A M P H I D O X O N .

La sienne ?

B A S I L A G O G U E .

Non, celle que l'on entend par-tout, le français.

A M P H I D O X O N .

Pourquoi ?



## BASILAGOGUE.

Cela serait trop long à vous expliquer en entier, seulement j'oserai affirmer qu'on ne parle jamais parfaitement qu'une seule langue; qu'on n'écrit jamais parfaitement qu'en une seule langue et nommément en celle que l'on parle toujours. Or il est clair que si l'on choisit pour son usage une langue unique, ce doit être celle avec laquelle on peut le mieux se passer de toutes les autres.

## AMPHIDOXON.

Mais cette perfection de parler et d'écrire, me ferez-vous croire qu'elle soit essentielle chez un prince?

## BASILAGOGUE.

Oui, si vous convenez qu'il soit essentiel pour un prince d'avoir tout l'esprit possible.

## A M P H I D O X O N.

Ce sont là deux questions différentes.

## B A S I L A G O G U E.

Vous vous trompez. Ecrire et parler sont de continuels exercices de l'esprit qui le perfectionnent incessamment. Je vois dans l'expression un criterium infailible de la pensée. Est-elle fausse ou incomplète, on en est averti par la difficulté qu'on trouve à l'exprimer; est-elle chargée d'alliage, de substances hétérogènes, elle s'en sépare, et s'affine au creuset de l'expression. On ne peut donc trop faire connaissance, se trop familiariser avec l'art de s'exprimer; tant qu'on y sera gauche, lent, malhabile ou trop facile, on manquera du meilleur moyen qui existe de perfectionner son entendement.



## A M P H I D O X O N.

Ne serait-il point à craindre que mettant à parler et à écrire un grand soin, le prince n'y mît trop de prétention et ne donnât dans l'afféterie, et dans ces phrases modernes qui choquent le bon sens?

## B A S I L A G O G U E.

J'espère de lui trop d'esprit pour qu'il pût préférer le clinquant à l'or, ce qui ne brille qu'un jour à ce qui est utilement et sera éternellement beau.

## A M P H I D O X O N.

Mais le peuple et les lettrés du pays, se fâcheraient contre le prince qui négligerait entièrement sa propre langue.

## B A S I L A G O G U E.

On s'en prendrait à son pere, à ses instituteurs et non à lui; d'ailleurs il

entendrait l'idiome du vulgaire et il étudierait les livres des savans. Leur langage serait comme une langue morte de plus qu'il apprendrait, et ce serait à coup sûr, celle qu'il apprendrait le mieux et avec le moins de peine. Il la saurait bien et l'emploierait peu.

A M P H I D O X O N.

Vous aviez bien raison d'hésiter à énoncer un système si bizarre.

B A S I L A G O G U E.

De combien de raisons très-sérieuses je pourrais l'appuyer ! mais il en est une, frivole peut-être, qui ne doit pas laisser de faire quelque impression. N'est-ce rien, à votre avis, que le ridicule de ces lettres, de ces relations, de ces publications, soit-disant françaises, dont on remplit les gazettes et d'autres pa-



piers lus de l'Europe entière ? Souvent un prince plein d'esprit d'ailleurs , y donne , par son style , l'occasion , et qui pis est , le droit , de se moquer de lui. N'est-ce rien non plus que la nécessité où il est d'avoir à ses gages , comme interprètes et secrétaires , des étrangers , des français indiscrets peut-être , peut-être pis encore qu'indiscrets. N'est-ce rien qu'on puisse mettre à son insu , dans un écrit important , des expressions trop fortes ou trop faibles , qu'il n'appréciera pas au juste et qui produiront un autre effet que l'effet désiré ? Ah ! je veux qu'un prince puisse , sinon écrire ou dicter , lire du moins et entendre parfaitement , tout ce qu'il signe.

A M P H I D O X O N .

Je commence à voir quelque raison

dans ce que j'ai d'abord trouvé si déraisonnable --- Vos idées ont pour la plupart, quelque chose au moins de spécieux --- Peut-être est-ce dommage qu'elles ne puissent s'adapter qu'à un prince qui viendrait à peine de naître.

BASILAGOGUE.

Si elles étaient reçues, ou seulement prises en considération, elles pourraient être utiles aux princes de tout âge. Jointes aux observations que vous avez faites sur l'humeur générale des princes, elles les feraient au moins penser aux vices de leur éducation, aux écueils dont il faut qu'ils se gardent --- à mille choses enfin sur lesquelles ils ne sauraient trop méditer.

AMPHIDOXON.

Et s'il se trouve que penser, réfléchir,





méditer, soit tout ce que les princes, les rois, veuillent le moins se résoudre à faire ?

BASILAGOGUE.

Il faut qu'ils prennent leur parti sur les dangers dont leur pouvoir est menacé -- Mais plutôt qu'ils descendent du trône, et nous fassent passer avec le moins de secousses et de déchiremens possibles, d'un gouvernement contre lequel par-tout on prévient le peuple, à un gouvernement vers lequel on cherche par-tout à diriger ses préventions et ses vœux.



... soit tenu ce que les princes  
... seules se résoudent

PARLAIROU

Il faut que le peuple soit instruit  
les d'ailleurs sont les principes  
une — Mais pour que le peuple  
... il faut faire avec le  
... de la nation  
... un gouvernement  
... par tout à diriger ses  
... et







